

Françoise ROTTELEUR

GENS DE CHEZ MOI

Nouvelles

Ils ont croisé ma route. Ils ont donné à ma vie sa couleur, souvent claire et parfois sombre, et sa saveur, douce ou amère. Ils me réclamaient la parole. Voilà qui est fait. Je leur dédie ce livre.

FR.

Les grandes vacances de Sylvie

C'était une grande maison carrée, sans grâce, sans caractère, symétrique comme celles que dessinent les enfants : deux fenêtres de part et d'autre de la porte d'entrée au rez-de-chaussée, trois fenêtres à l'étage, un toit à deux pentes et une cheminée. Mais les « maisons » des enfants ont la légèreté du rêve alors que celle-ci avait la lourdeur du réel. Le crépi était sans couleur. Les marches du perron s'effritaient dans leurs angles. La porte d'entrée, à deux battants, grinçait quand on l'ouvrait. Un grand jardin entourait la bâtisse, avec pelouse d'un côté, potager de l'autre. Une cabane en bois ornée de toiles d'araignées, au fond du potager, servait de « toilettes. » A côté, dans un garage, pourrissait une automobile contemporaine des taxis de la Marne, recouverte d'une capote en cuir et arborant fièrement de gros phares dorés. Les Delétang avaient été riches. Du côté de la pelouse, un hangar ouvert abritait divers instruments de jardinage, des brouettes,

des pelles, des râteaux..., et surtout, suspendue à une poutre, la cage de Coco le perroquet. Le jardin était entouré d'un haut mur en pisé. On y accédait, depuis un chemin vicinal, soit par un portail en fer, pour les voitures, soit par une petite porte, pour les piétons. La maison était un peu à l'écart d'un hameau de cinq ou six fermes.

C'est ce domaine que découvrit Sylvie quand, le 13 juillet 1939, elle arriva, accompagnée de sa mère, dans la famille inconnue où elle devait passer les grandes vacances. Elle avait alors huit ans. C'était une enfant unique, fragile, languissante, souvent malade. La maladie était pour Sylvie un recours contre les sévérités d'une mère froide et intransigente : la fièvre, la toux réveillaient la tendresse maternelle. Malheureusement elles autorisaient aussi de nombreux placements à la campagne, « au bon air,» lors de toutes les grandes ou petites vacances, avec beaucoup de recommandations de « bien manger. » Sylvie, malgré son jeune âge, avait déjà connu plusieurs Maisons d'enfants, Colonies de vacances ou autres foyers d'accueil. Pendant les périodes scolaires elle était pensionnaire dans un Etablissement religieux. Elle ne s'était encore jamais habituée à toutes ces séparations d'avec sa maman. La mère et l'enfant étaient arrivées de Lyon le matin,

par le car régulier qui desservait alors le Haut Beaujolais. Francia, la fille des Delétang, était venue les attendre à l'arrêt, au Bourg. Portant la valise, elle les avait conduites, à pieds, jusqu'à la maison. Le chemin était relativement large et plat pour cette région montagneuse : c'était une ancienne voie de chemin de fer. Le trajet avait duré une heure. Il faisait très chaud. Sylvie compta d'abord dans la famille Delétang quatre personnes. Elle estima très, très vieux l'homme qui portait de longues moustaches blanches et tombantes. C'était un ancien combattant de la « Grande Guerre. » Il lisait le journal ou bien se promenait à petits pas dans le jardin en s'appuyant sur une canne. Son épouse, à peine plus jeune, avait le dos cassé et les doigts noués par les rhumatismes. Comme toutes les femmes de sa génération, elle était entièrement vêtue de noir, avec de multiples jupons et un châle sur les épaules. Ses rares cheveux blancs étaient retenus sur le sommet du crâne par un tout petit chignon. Elle ne quittait guère son fauteuil, où elle demeurait silencieuse. Sylvie éprouva spontanément de l'affection pour ces deux vieillards.

Il y avait aussi Francia, qui avait accueilli les deux voyageuses à la descente du car. Francia pouvait avoir trente ou trente-cinq ans. Au premier abord Sylvie ne

lui avait trouvé aucun signe particulier à part sa bonne santé: elle avait parcouru sans fatigue apparente les quatre kilomètres sous le soleil, en portant la valise. La fillette lui vouait d'avance une solide rancune car c'était elle, Francia, qui avait publié dans le Journal une annonce : « Personne sérieuse garderait enfant à la campagne... » C'était Francia qui usurperait pour tout l'été la place de sa mère auprès de Sylvie.

Enfin il y avait Marthe. Marthe avait quitté très jeune sa Lozère natale pour prendre la fonction de gouvernante dans la famille Delétang. La malheureuse supportait avec amertume une infirmité congénitale qui la faisait fortement claudiquer et souvent souffrir. Son visage était disgracieux, enlaidi par des lèvres épaisses et une « tache de vin » sur la joue gauche. Elle déposa de sa grosse bouche un baiser distant sur le front de Sylvie et lui dit « vous. » Elle se vexa le jour où Sylvie lui demanda son âge : « On ne demande jamais son âge à une dame ! » Elle gouvernait semblait-il la maison avec compétence et autorité.

Sylvie apprit plus tard que les bons vieillards, qu'elle devrait appeler « Grand - Père » et « Grand - Mère » avaient eu six enfants. Francia n'était pas mariée. Un de ses frères colonisait un pays étrange, bien lointain : Madagascar. Les quatre autres étaient morts en bas âge

mais leur souvenir habitait encore la maison.

Sylvie et sa mère furent informées à voix basse qu'une cinquième personne vivait sous le toit pointu : Tante Marie. C'était la sœur de Grand - Père, mais une sœur qui avait dû commettre de bien graves erreurs car tous les membres de la famille étaient brouillés avec elle. Elle vivait seule dans la pièce du fond, près de la porte donnant sur une petite cour où elle élevait trois poules et deux lapins. D'emblée, il fut sévèrement interdit à l'enfant d'adresser la parole à cette réprouvée. Il fallait seulement lui dire un bref « bonjour Tante Marie » si on la croisait dans le jardin.

Tante Marie était, comme Grand - Mère, vêtue de noir et coiffée d'un chignon blanc. Elle ne franchissait jamais la grande porte de la maison. Le dimanche elle allait à la messe de six heures, en sortant par derrière, pour ne pas rencontrer sa famille à la grand' messe.

Et il y avait Coco. Coco était un perroquet vert ramené d'un mystérieux voyage par Grand - Père. Il était, paraît-il, âgé de cent ans. C'était autrefois un aimable oiseau qui voltigeait en liberté dans le jardin et qui faisait son métier de perroquet : il parlait. Mais un jour il avait impoliment arraché la perruque d'une invitée. Depuis, il vivait prisonnier d'une cage, sous le hangar, et avait oublié son langage. On disait qu'il était devenu

méchant.

Il était convenu que la mère de Sylvie ne repartirait que le lendemain, pour permettre à l'enfant de se familiariser progressivement avec son nouvel entourage. On installa les arrivantes dans la chambre du milieu, à l'étage, une pièce carrée meublée de deux grands lits et une grosse armoire. Les matelas en laine portaient la trace de nombreux usages mais les draps très blancs sentaient bon la lavande.

Les Delétang étaient des gens bien élevés. Ils furent courtois avec la jeune femme. Marthe prépara un excellent repas en son honneur. L'après-midi on fit une jolie promenade dans un petit bois, où l'on ramassa quantité de chanterelles pour l'omelette du soir. Francia promit de surveiller les devoirs de vacances. On parla beaucoup des événements politiques et des menaces de guerre. On accusa les Juifs des malheurs de la France. Bien sûr, comme on le lui avait appris, sur ces sujets la petite se taisait. Elle pensait à son père.

Dans l'angoisse du départ de sa mère Sylvie, le soir, fut longue à trouver le sommeil.

Le lendemain, arriva l'heure de la séparation. La mère de Sylvie se trouvait satisfaite de ce premier contact : la famille avait de bonnes manières, l'air était sain, la cuisine savoureuse, Marthe et Francia suffisamment

attentives. Son enfant serait entre de bonnes mains. Elle lui enjoignit d'être obéissante et de bien manger, l'embrassa sans émotion excessive, promit de venir la voir dans quinze jours. Puis, souriante, elle se laissa emporter par le car.

Sylvie était encore une fois dans la détresse. Elle pleura beaucoup le deuxième soir dans son lit. Elle se dit qu'elle n'avait pas de chance : pourquoi sa mère l'abandonnait-elle si souvent chez des étrangers ? Elle projeta de faire une fugue, de rentrer à pieds jusqu'à Lyon. Quand sa mère verrait arriver sa petite fille si courageuse, elle comprendrait enfin. Mais, réaliste, Sylvie admit que ce n'était pas possible.

Sylvie n'avait plus de père : il avait quitté le foyer vers 1934, elle ne savait pas bien la date. Personne n'avait expliqué ce départ à l'enfant. Personne ne lui avait demandé si elle était triste. Personne ne lui avait plus jamais parlé de lui. Il ne lui avait jamais demandé non plus de ses nouvelles. Malgré tous ses efforts elle se souvenait difficilement du visage autrefois tendrement aimé. Il n'y avait plus à la maison ni photo ni autre trace de lui. Elle n'avait qu'un souvenir confus de cet événement, des conversations à voix feutrée, des mystères, des conciliabules entre sa mère, sa grand - mère et ses oncles. Quand elle était entrée au

Pensionnat, sa mère lui avait défendu, avec beaucoup de force, de raconter à ses petites camarades qu'elle n'avait pas de père : c'était une chose déshonorante et qui la ferait mal voir. Sylvie avait honte d'être la fille d'un homme qui ne méritait plus d'être son papa. Honte d'être la fille d'un homme que son entourage méprisait et que pourtant elle avait adoré. Elle ne comprenait pas. De plus, il lui semblait obscurément être pour quelque chose dans ce drame : elle avait dû faire quelque bêtise, car, croyait-elle, c'était à cause d'elle que son père était parti. Elle n'avait jamais raconté sa souffrance à personne. D'ailleurs personne ne l'avait questionnée.

Lors d'une récente conversation qu'elle avait surprise entre les grandes personnes, Sylvie avait cru comprendre que l'homme qu'elle aimait, et dont elle avait honte, avait réussi à s'enfuir en Amérique, un pays accueillant où les Allemands ne risqueraient pas de l'attraper.

Sylvie ne voulait pas qu'il y ait la guerre.

Les grandes vacances de Sylvie s'installèrent peu à peu dans le cadre austère qu'elle venait de découvrir. Sylvie n'avait pas grand monde à qui parler : les vieux parents somnolaient. Marthe s'activait aux soins du ménage. Quand elle s'adressait à Sylvie, c'était sur le ton aigu et

légèrement sarcastique qui convient pour qu'une petite fille ne se croie pas plus importante qu'il ne faut. Aussi Sylvie mesurait-elle ses paroles. Francia, malgré sa fonction de gardienne, apparaissait peu en dehors de l'heure d'étude et des repas

L'emploi du temps fut organisé avec méthode. Le matin, Sylvie apprit à se laver sans eau courante, dans une cuvette et un broc d'eau, puis à faire son lit, à passer le balais sur le plancher, et le chiffon à poussière sur les meubles. Il y avait ensuite les devoirs scolaires : avec l'aide de Francia, l'enfant réussit enfin à maîtriser les divisions. Ce travail accompli, elle avait la permission de jouer au jardin.

On avait attribué à Sylvie un petit morceau de terrain, deux mètres carrés, le long du mur en pisé. Elle pouvait y planter des carottes, des radis ou des cultures fantaisistes: bouts de bois, mauvaises herbes ramassées dans les plates-bandes, fleurs fanées qui ne pousseraient pas...Mais la petite fille vivait d'espoir. Elle ne manquait pas non plus d'imagination pour inventer toutes sortes de recettes de sorcière, de jeux fantastiques, d'aventures extraordinaires dans ce grand jardin. Quand on est seule, il faut bien se raconter des histoires.

Elle parlait beaucoup à son « baigneur » en celluloïd, le

jouet qu'elle avait apporté et qu'elle choyait comme un vrai bébé. Depuis longtemps, quand la vie réelle devenait trop dure, la petite fille trouvait dans cette maternité imaginaire une consolation. Ne serait-elle pas un jour une vraie maman ?

Et puis il y avait Coco.

Coco avait entendu Marthe ou Francia appeler Sylvie quand elle jouait au jardin à l'heure du déjeuner ou du goûter : « Sylvie, Sylvie !... » Cet animal, dont on disait qu'il avait perdu la capacité de parler, avait, contre toute attente, retenu la leçon : « ...vie !...vie ! » criait - il plusieurs fois par jour. Sylvie accourait. Elle avait là un ami, un complice qui, comme elle, était prisonnier ! Elle l'aimait et le plaignait. Elle lui apportait des graines de mouron ou des fraises des bois, et tentait de lui apprendre d'autres mots : mais il ne voulut jamais dire autre chose que le nom abrégé de sa petite compagne. De l'autre côté du mur en pisé, près du hangar abritant Coco, c'était la cour de la ferme. Car les Delétang avaient une ferme, et des fermiers qui entretenaient leurs biens. Marthe, munie d'un panier et d'une berthe à lait, poussait souvent la petite porte qui séparait les deux parties de la propriété. Elle rapportait du lait bourru, encore chaud, du beurre très jaune en belles mottes sculptées, des œufs ou du fromage crémeux :

que de bonnes choses, pour Sylvie qui avait retrouvé un excellent appétit depuis le départ de sa mère ! Mais la petite fille n'avait pas la permission de franchir cette porte derrière laquelle vivaient deux jeunes garçons de 12 et 14 ans. Il n'était pas convenable qu'une enfant bien élevée fréquentât des galopins de cet âge, surtout si leurs parents n'étaient que des fermiers. Sylvie entendait souvent les échos de leurs jeux mais ne les connaissait pas, et ignorait jusqu'à leurs prénoms. La clôture était rigoureuse.

Un dimanche sur deux, Sylvie avait la visite de sa mère : visite bien trop brève à son gré, quelques heures seulement entre l'arrivée et le départ du car. Le bonheur était fugitif, et la séparation toujours aussi amère. Sylvie suppliait sa génitrice de la remmener avec elle : en vain. La jeune femme recommandait froidement d'être raisonnable. Il arrivait à la petite fille de repousser avec horreur cette idée insupportable : « ma maman ne m'aime pas ! »

Un jour, Sylvie eut la surprise de voir Marthe ouvrir tout grand le portail en fer, et laisser pénétrer dans le jardin une grosse automobile noire occupée par quatre personnes. Des visiteurs ? L'auto était conduite par un Monsieur distingué, légèrement grisonnant, ayant fière allure. Les passagers étaient trois grands adolescents

de 15 à 20 ans. On fit le lit de Sylvie dans la chambre de Marthe, et les inconnus prirent possession de la maison. Les jeunes gens ne s'intéressaient pas à l'enfant : ils partageaient leur temps entre longues promenades en forêt, parties de cartes, et jeux divers... Marthe expliqua à Sylvie qu'il ne fallait pas déranger Francia et le Monsieur pendant que, assis au fond du jardin, ils échangeaient de discrets propos. Sylvie continua donc à jouer seule.

Les visiteurs ne demeurèrent que quelques jours, mais revinrent très peu de temps après pour la noce : c'était le mariage de Francia et du père de famille, un notaire veuf, de quinze ans plus âgé qu'elle. Sylvie n'approuva pas ce choix : elle trouva que le fils aîné du notaire, un beau jeune homme de vingt ans, aurait fait un meilleur parti. La cérémonie eut lieu à B., une petite ville éloignée d'une trentaine de kilomètres. Ce fut pour Sylvie l'occasion d'une merveilleuse promenade en voiture à cheval ! Ah ! L'air vif de la forêt fouetté par la vitesse, l'odeur des champignons, des sapins, des fougères... et du cheval, les chants des oiseaux, le bruit des sabots sur la route déserte...Jamais elle n'oublierait ce voyage enivrant, si nouveau pour la petite citadine qui ne connaissait que les écœurants trajets en automobile. Il y eut le soir un grand repas dans un

restaurant réputé. Beaucoup de parents et d'amis étaient invités. Sylvie aurait aimé partager le plaisir bruyant affiché par toute l'assemblée mais, ne connaissant personne, elle s'ennuya beaucoup. On rentra tard dans la nuit. La fillette, enveloppée dans une couverture, s'était endormie sur son siège, bercée par le trot du cheval.

Marthe avait pris part à la fête. Tante Marie n'en était pas.

Le lendemain matin, l'enfant s'éveilla dans une maison habitée par deux vieillards silencieux, une silhouette bannie, et une handicapée aigrie. Heureusement il y avait Coco...

La fin août arrivait. La rentrée des classes était prévue pour le 1^{er} octobre. Le 3 septembre, c'était la guerre. Le Gouvernement fit apposer des affiches: on conseillait aux familles des villes de mettre, autant que possible, leurs enfants à l'abri d'éventuels bombardements en les plaçant à la campagne. La mère de Sylvie descendit du car le dimanche suivant. Et bien sûr, elle demanda aux Delétang de garder encore sa fille pour la durée de l'année scolaire. Tant pis pour le Pensionnat. L' école du Village ferait l'affaire. Ils acceptèrent.

Désormais, la vie de l'enfant serait bien différente : elle allait fréquenter une petite école de campagne, à classe unique. Malgré le sentiment d'abandon qui ne la quittait jamais, Sylvie était plutôt heureuse dans cette classe. Elle était à l'aise dans ce milieu simple et familial. C'était une élève appliquée. Elle ne mérita jamais le bonnet d'âne que certaines petites camarades eurent à porter en se mettant « au coin ». Pendant les récréations elle jouait de bon cœur au ballon ou à la marelle, et ne portait aucune attention à ce qui se passait de l'autre côté du mur, dans l'école des garçons. L'hiver 1939-40 fut long et rigoureux, hélas pour nos soldats. Dans le Haut-Beaujolais, quarante centimètres de belle neige poudreuse recouvrirent la campagne en une nuit de novembre, et pour plusieurs mois. Le paysage était certes magnifique. Mais il fallait aller à l'école. On ignorait alors les cars de ramassage, les chasse-neige et les après-ski. Les petits paysans portaient des galoches, mais Sylvie n'avait pour se chauffer que de minces bottes en caoutchouc. Ses pieds étaient glacés quand elle arrivait à l'école. Il y avait heureusement dans la classe un poêle à bois qui répandait une chaleur d'enfer : la maîtresse, qui avait allumé le feu bien avant le début des cours, faisait

asseoir l'élève au bord de l'estrade, lui retirait ses bottes et lui faisait tendre les pieds vers le poêle. Quel moment délicieux !

La longueur des trajets restait cependant pour elle une épreuve quotidienne, non seulement à cause de la neige, mais surtout à cause du petit bois. En effet, une sombre forêt de sapins douglas bordait le talus sur une distance qui paraissait à Sylvie interminable : deux cents mètres peut-être. Les soirs d'hiver, il faisait nuit au moment où elle arrivait à hauteur de cette zone redoutée. L'enfant de la ville avait peur : elle avait peur qu'une meute de loups ou, qui sait, une bande d'assassins ne surgisse de l'ombre et ne lui saute dessus. Alors elle courait, elle courait à perdre haleine pour échapper à ce grave danger !

Il y avait bien « les garçons », les fils des fermiers voisins. Ils fréquentaient la même école, et Sylvie aurait pu effectuer les trajets en leur compagnie. Comme cela l'aurait rassurée ! Mais c'était interdit, rigoureusement, par la loi de Marthe. La consigne était que si elle les apercevait devant elle, elle devait ralentir le pas, et si elle les apercevait derrière elle, il fallait accélérer l'allure, pour ne pas se trouver à leur hauteur. Les garçons avaient dû recevoir les mêmes recommandations, car jamais il n'y eut de rencontre,

jamais Sylvie et eux ne s'adressèrent la parole. Et pourtant...

En rentrant de l'école, un soir, Sylvie eut la surprise de trouver Marthe dans un état de colère aussi effrayant qu' inattendu. L'enfant, étonnée de cette violence dirigée contre elle, ne comprit que peu à peu ce dont on l'accusait. Un scandale, probablement énorme mais dont elle ne sut jamais le motif, avait dû éclater au Village, éclaboussant sans doute l'honneur de la famille Delétang. Et Marthe de crier : « C'est vous, Sylvie, qui avez tout raconté aux garçons ! » Sylvie resta sans voix. Puis Marthe d'ajouter : « Pour votre punition, je confisque votre baigneur pendant trois mois ! »Ce qu'elle fit. Cette peine imméritée blessa beaucoup Sylvie, mais sa mère, à qui elle s'en plaignit, ne fit rien pour réparer le malentendu. Il fallait respecter l'autorité de Marthe.

Pendant les longues soirées d'hiver, Sylvie apprit à tricoter : d'abord une écharpe au point mousse, dix rangs par jour. Puis, comme la Croix-Rouge demandait des vêtements chauds pour les soldats, une paire de moufles en grosse laine kaki. Quand les moufles furent terminées et avant que Marthe ne ferme le paquet, Sylvie glissa en cachette à l'intérieur un petit billet : « En souvenir de mon Papa » Elle aurait préféré envoyer

le paquet à son père plutôt qu'à un inconnu. Mais son père n'avait sans doute pas froid aux mains.

En raison des intempéries, la mère de Sylvie venait moins souvent. L'hiver s'écoula lentement. Le printemps revint, et avec lui l'invasion fulgurante de la France par les troupes allemandes. La TSF diffusait les nouvelles les plus alarmantes. Notre pays déplorait 110 000 morts après un mois d'hostilités. En mai, l'ennemi avait atteint la région lyonnaise. C'est alors que la panique s'empara de Marthe. Un soir, Sylvie trouva la gouvernante hors d'elle, ayant perdu tout sang-froid.

« Sylvie, hurlait -t- elle, si vous dites aux Allemands qu'il y a un fusil caché dans le hangar, je vous...je vous... je vous tue ! » Sylvie ignorait qu'il y avait un fusil enfoui dans le sol en terre battue du hangar de Coco, une arme rapportée de la Première Guerre par le Grand - Père. Le vieil homme avait enterré son fusil interdit pendant que la fillette était à l'école. Si Marthe ne lui avait rien dit, comment l'aurait-elle deviné ?

L'enfant fut à son tour envahie par la peur. On l'avait placée à la campagne pour la mettre à l'abri des combats : abri précaire ! S'il fallait mourir, elle aurait préféré que ce fût dans les bras de sa mère, même sous les bombes, plutôt que par l'effet du couteau de cuisine de Marthe !

Comme le départ de son père, l'existence du fusil devint un lourd secret à garder.

Le 18 juin 1940 les combats cessèrent: l'armistice était signé. La France était vaincue.

Le 14 juillet, comme chaque année, fut pour les écoliers le début des grandes vacances.

Bien entendu Sylvie passa encore l'été dans la famille où elle avait reçu de bons soins mais si peu de tendresse. On lui avait rendu son « baigneur » mais Coco fut encore pour quelques semaines son unique compagnon parlant.

Une nouvelle année scolaire se profilait à l'horizon, et la mère de Sylvie avait décidé de reprendre sa fille avec elle. Mieux : elle ne serait plus pensionnaire, mais seulement demi-pensionnaire ! Le bonheur, enfin...

Au Pensionnat Sylvie chanta tous les lundis matins avec toutes les élèves réunies au pied du drapeau :

« Maréchal, nous voilà ! »

Le 19 novembre, elle était présente avec sa mère dans la foule qui acclamait le Maréchal en visite à Lyon. Le

grand homme lui tapota affectueusement la tête. Elle en fut fière.

Elle avait oublié son père.

Elle le revit en 1945 : elle apprit alors qu'il était Juif et qu'il s'était fortement impliqué dès 1933 dans des écrits contre le Nazisme. C'était grâce à sa séparation d'avec une épouse et une belle – famille hostiles au peuple qui avait mis Jésus en croix, puis grâce à sa disparition volontaire que Sylvie et sa mère n'avaient pas été inquiétées.

2

Le choix de Marie-Ange

La Deuxième Guerre Mondiale a pris fin depuis quatre ou cinq ans. La vie a peu à peu repris son cours normal dans notre bonne ville de Lyon. On n'est pas encore très riche. On porte de vieux vêtements cent fois rapiécés. On fait sa lessive à la main, et souvent sur les « plates* » au bord de la Saône, car on n'a pas encore l'eau courante. On habite des appartements à la tapisserie décolorée par trente ans de poussière...Mais

enfin, toutes les personnes valides ont un travail, on peut monter dans un tramway (bondé) sans craindre une attaque aérienne, on peut même s'offrir une séance le samedi soir au petit cinéma familial du quartier. Le dimanche matin, l'église est comble pendant les quatre messes assurées par Monsieur le Curé et ses trois vicaires, assistés d'une demi-douzaine d'enfants de chœur. Une existence simple et bien réglée a succédé à la tempête des années précédentes. Tout le monde a retrouvé ses habitudes d'avant-guerre, avec, en plus, une grande fierté nationale : nous avons remporté la victoire, nous pouvons avoir confiance en nous ! La France est à reconstruire, mais la population est pleine d'espoir.

Notre quartier est encore un village où tout le monde se connaît. Situé loin des voies ferrées, des ponts ou de tout point stratégique, il n'a pas été atteint par les bombes. Il n'a pas été reconstruit. Il est toujours fait de petits immeubles modestes, de maisons ouvrières entourées d'un jardinet, et de quelques rares demeures plus imposantes. On fait ses courses chaque jour à l'épicerie ou chez la laitière, (car on n'a pas encore de réfrigérateur), on y rencontre ses voisins avec qui on bavarde un moment. La plupart des familles habitent là depuis longtemps.

Marie-Ange est une personnalité du quartier: c'est la Cheftaine des Louveteaux. Elle a bien un gagne-pain : un emploi de bureau. Mais elle consacre tous ses loisirs à la vie de ses petits Scouts. On admire son dévouement.

On ne saurait dire l'âge de Marie-Ange. Elle attache peu d'importance à son aspect physique. Quand on la rencontre, elle est le plus souvent vêtue de son uniforme : chaussures plates et grandes chaussettes blanches, jupe droite bleu marine, chemisette bleu clair avec un écusson sur la poche, foulard savamment noué, et béret enfoncé tout rond sur la tête, avec encore le même écusson. Marie-Ange a un sourire aimable et converse volontiers avec chacun. Mais, dans son accoutrement de garçon, elle n'est pas très jolie : les traits de son visage sont épais, sa figure est rougeaude. Elle ne se maquille jamais et ne fait pas friser ses cheveux. Marie-Ange ne sait pas qu'elle est une femme et qu'au prix de quelques petits artifices elle pourrait plaire. Bien entendu, Marie-Ange est célibataire. Le grand amour de sa vie, à Marie-Ange, ce sont ses petits Louveteaux. Et elle en a beaucoup, des Louveteaux ! Car à cette époque on a le goût des « Mouvements de Jeunesse. » Les enfants aiment se rassembler dans la Troupe, marcher et chanter en

choeur, se réunir le soir autour d'un feu de camp, puis dormir sous la tente. L'entraide, le partage, et aussi l'esprit pratique, sont des valeurs reconnues par les adolescents et leurs parents. On croit aux bienfaits de l'éducation communautaire.

Marie-Ange se dépense beaucoup pour organiser une sortie ou un camp, réunir le matériel, trouver le lieu, l'encadrement, former les nouvelles cheftaines, assurer l'intendance tout autant que les activités. Elle est toute donnée à sa vocation.

Et ça marche.

Ca marche si bien que, dans le quartier, Marie-Ange est devenue irremplaçable. Et que les années passent. Et que Marie-Ange, toujours célibataire, commence à prendre...un certain âge.

Aurait-elle secrètement peur de vieillir seule ?

Aurait-elle un besoin caché de tendresse partagée ?

L'homme que tout le monde considère comme un misérable ivrogne a-t-il des qualités de cœur insoupçonnées ?

Ou bien Marie-Ange a-t-elle été portée par un élan de charité ?

Je ne sais pas.

Ce que je sais, c'est qu'on a d'abord vu Marie-Ange se promener familièrement au bras d'un individu à la

démarche incertaine. Que, descendant du tramway après son travail, elle se rend désormais tout droit au Bar- Tabac où l'attend cet homme, pour arroser avec lui la fin de la journée. Que son visage est encore plus rouge qu'avant. Et que maintenant, c'est de concert que ce couple étonnant titube sur nos trottoirs.

Marie-Ange est devenue Madame Chalut, l'épouse légitime et attentionnée du sieur Chalut, le plus célèbre pochard du quartier.

Marie-Ange a fait un choix.

Depuis ces événements, il n'y a plus de Louveteaux dans la paroisse.

* « Plates » : à Lyon, bateaux à fond plat et de forme carrée, ancrés au bord de la Saône, et aménagés pour le travail des lavandières.

Quand le Bâtiment va...

Tous les soirs la lampe restait allumée jusqu'à une heure tardive dans la chambre de Mina. Le père ronflait depuis belle lurette, mais le rai de lumière qui passait sous la porte agaçait la mère. Il l'empêchait de s'endormir. Elle pestait :

-« As-tu bientôt fini de lire ? Vas-tu bientôt éteindre ? Tu gaspilles l'électricité ! »

Parfois elle grommelait:

-« Mademoiselle se prend pour une savante ! »

La demoiselle ne répondait pas. La lampe restait allumée. Le lendemain soir, la mère maugréait à nouveau devant la porte. A l'intérieur, la targette était tirée.

Dix – huit ans plus tôt, quand Mina avait ouvert les yeux sur le monde, sa mère avait refusé de l'embrasser. « Ce serait un baiser volé à mon petit Ariel, » avait – elle dit.

Mina apprit ainsi, dès son premier souffle, qu'elle avait

un frère, de peu son aîné, et que ce frère occupait déjà tout l'espace disponible dans le cœur maternel. Vinrent plus tard deux autres petites filles : considérant le sort qui leur était réservé, celles – ci refusèrent de vivre, se laissèrent mourir à l'aube de leur âge. Mina, elle, accepta cette situation, somme toute assez répandue. Sachant qu'elle n'était qu'un petit rien du tout, un grain de poussière sur la sandale de son aîné, elle se mit à vivre avec persévérance. Elle s'efforça, comme on le lui demandait, de faire le moins de bruit possible parmi les grands. Mais elle cachait, bien abritée au fond de sa jeune histoire, une avidité d'exister qui ne demandait qu'à grandir envers et contre tout, même au milieu des ronces et des cailloux, même dans une terre aride, même dans une grande sécheresse d'amour. Ainsi est le mystère de la vie.

Qui aurait pu lui souffler qu'elle avait le droit légitime et bienfaisant et important, d'occuper un peu plus d'espace dans le nid familial, par ailleurs confortable ? Son père ? Il menait d'une main ferme, durcie par le ciment, une petite équipe de rudes travailleurs. Il comptait sur son héritier mâle pour développer, plus tard, la petite Entreprise de Bâtiment qu'il avait créée. C'était dans une jolie bourgade de la plaine d'Isère, non loin de la grande ville. Des citadins lui demandaient

de construire là leur résidence secondaire. Sa fille, ce n'est pas qu'il ne l'aimait pas, non, mais il la voyait peu. C'était un homme normal, un homme fait pour travailler, pour rapporter de l'argent à la maison, pas pour s'occuper d'une gamine.

Quant à la mère, négligeant ses devoirs, elle s'abandonnait volontiers dans les bras d'amants de passage. Dans le village, c'était connu : on l'avait vue plus d'une fois sortir d'un champ de maïs, dépeignée, poussiéreuse, en compagnie de chemineaux débraillés. On disait qu'elle était une traînée. Elle ne s'estimait pas. Mina était née d'un de ces hasards, c'est pourquoi sa mère la rabaissait. Elle ne se connaissait qu'un seul amour : son petit garçon.

Ariel était un bel enfant aux boucles blondes, aux yeux clairs et aux joues roses, un de ces chérubins qui attendrissent les cœurs des femmes. Dans les magasins, les ménagères s'extasiaient. La mère se rengorgeait.

Ariel savait tirer profit des opportunités. Sa mère était – elle présente ? C'était le garçonnet calme, raisonnable, « le vrai petit ange » que les voisines admiraient quand il accompagnait au marché sa génitrice. Etait – elle absente, ou occupée dans la chambre avec un galant ? Il n'était plus le même. Ses

jeux favoris étaient alors de tirer la queue du chat, d'arracher les ailes des papillons au jardin, de faire peur aux poules ou de tourmenter sa sœur. Pas vu, pas pris. Et au retour de la mère, le vrai petit démon était embrassé, choyé, flatté.

Mina ne bénéficiait pas des mêmes avantages. Son visage ingrat disait bien qu'elle n'éprouvait aucune gratitude envers celle qui lui avait permis d'être au monde. Elle était fluette, sans éclat. Des cheveux plats et ternes, de petits yeux myopes derrière des lunettes qui glissaient sur son nez, les gens ne la remarquaient même pas. Pour Ariel on achetait en ville des habits neufs de bonne marque, on dépensait pour Mina le moins possible : elle finissait les chaussures de son frère et ses pardessus trop petits. Sa mère lui coupait des jupes approximatives dans de vieux vêtements à elle, et Mina devait se montrer fière de porter «la robe de Maman ». Exprimer une envie, un souhait, elle n'osait pas car c'était provoquer des tempêtes : n'avait-elle pas tout ce qu'il fallait ? Elle n'était pas jalouse, oh non ! Elle était seulement un peu triste, sans trop savoir pourquoi.

Les moments passés à la maison étaient généralement moroses. Mina s'efforçait de se faire oublier, de ne pas s'attirer les horions de son frère ou les criailleries de sa

mère. Elle n'amenait pas de petite camarade. Elle jouait seule, avec sa poupée ou avec le chat. Ou encore, elle s'accoudait à la fenêtre pour regarder le ballet des camions et des bétonneuses dans la cour. On ne lui permettait pas non plus d'aller s'amuser dans les familles du voisinage : Mina devait rester sous la surveillance soupçonneuse de la mégère. Quand Ariel lui donnait des coups de pieds sous la table, lui faisant renverser par surprise son verre d'eau rougie, ou quand il cassait l'un de ses rares jouets, c'était toujours elle qui était punie.

Au début de sa scolarité, Ariel rapportait des bulletins plutôt satisfaisants. Malgré sa nonchalance naturelle, il comprenait vite et retenait bien. C'est en Calcul qu'il était le meilleur. Il était alors aidé par son père. Chaque soir, ce dernier trouvait le temps de lui faire répéter en rengaine les Tables de Multiplication et reproduire sous ses yeux les quatre opérations. Il surveillait de près les performances de ce fils promis à un brillant avenir. Mais ensuite, il était trop tard pour s'intéresser à Mina, qui d'ailleurs devait faire la vaisselle.

C'était encore l'époque où la République ne mélangeait pas, dans ses écoles, ses garçons et ses filles. Mina devait porter, en classe, une blouse de son frère, boutonnée à droite et raccommodée aux coudes, ce qui

lui valait les quolibets de filles plus gâtées. Comme à la maison, elle supportait en silence les vexations et se réfugiait dans la solitude. Pendant les récréations, on la voyait à l'écart dans un angle de la cour, s'occupant à observer les autres élèves. Pour passer le temps, elle s'amusait à leur donner des notes : notes de beauté, d'adresse, de camaraderie ou de drôlerie. Elle constituait ainsi dans sa tête une sorte de galerie de portraits qu'elle remettait en question et rectifiait selon ses observations. Mina se tenait en retrait mais n'était pas indifférente à la vie de la petite communauté. Pendant les heures de cours, oubliant les moqueries des filles gâtées, elle travaillait avec une attention passionnée. Ce qu'elle préférait, c'était la lecture, la grammaire et l'orthographe. Elle assimila très vite les règles complexes de sa langue maternelle. Toute jeune encore, elle devint sensible à la musique d'une phrase, à la finesse d'une tournure, à la justesse d'une métaphore. L'élève timide se découvrait une assurance insoupçonnée pour déclamer des poésies. Il y eut un jour comme sujet de rédaction : « Décrivez un métier que vous connaissez bien. » Mina raconta le travail du maçon. La maîtresse lut son texte à la classe. Elle lui prêta des livres et encouragea ses dons. Au même moment, l'avenir brillant qu'on promettait à

Ariel était la source d'une fatuité insupportable. Avec morgue, il faisait savoir à tous qu'il était un fils de patron, un futur patron, et même déjà presque le patron. Il n'avait pas d'amis mais ne s'en plaignait pas : il ne trouvait dans la classe aucun garçon digne de lui. Il n'allait tout de même pas s'abaisser à traîner dans les rues avec des enfants de paysans, ni se mesurer dans des bagarres avec des enfants d'ouvriers, ceux qu'il aurait plus tard à commander !

Il fut pourtant moins fier le jour où, rentrant de l'école, il vit sa route barrée par une bande de garnements que ses grands airs agaçaient :

-« Eh, le Patron ! Fais voir comme t'es fort ? Essaie donc de passer ! » Ariel hésita une seconde, préféra faire demi-tour, et se sauva à la maison en passant par un autre chemin. Sa mère le consola :

-« Ils sont jaloux ... »

Ses temps de loisir, Ariel les passait en compagnie de sa mère. Le jeudi, elle voulait bien jouer avec lui au train électrique ou aux soldats de plomb. Elle lui apprenait à confectionner des tartes aux pommes, des clafoutis, sans convier Mina à ces cours de pâtisserie. Mina était si maladroite !

Ariel mangeait trop de gâteaux et ne pratiquait pas assez de sport : il devenait aussi gras que sa sœur était

menue. Le père s'en fâcha. « Maman est la seule à me comprendre », se dit Ariel. Il avait peur de son père. Il n'aimait que lui – même et sa mère. Et la force n'était pas là où on l'attendait.

A treize ans, Mina passa brillamment le Certificat d'Etudes. Ses parents la félicitèrent brièvement : le Certificat, ce n'était pas aussi glorieux que le Baccalauréat auquel on destinait Ariel.

Cependant, au Collège, les résultats du jeune garçon laissaient maintenant à désirer...Son père n'était plus assez instruit pour suivre les programmes. L'élève invoquait sa propre inaptitude pour masquer sa paresse : « Je n'y comprends rien ! » et il renonçait. Il fut inscrit dans un Cours privé où il serait plus rigoureusement encadré.

L' Etablissement était en ville. Ariel connut l'internat. Une bande d'adolescents émancipés l'initia bientôt à des plaisirs illicites. Puis, toujours indolent, il se laissa entraîner dans une sombre affaire de vol : une somme d'argent avait disparu du Bureau du Directeur. Ariel fut accusé par ses anciens amis, et confondu. Il fut renvoyé chez lui. Penaud, il retourna au collège local.

Peu après le Certificat, un soir à table, Mina osa souffler à voix basse :

-« J'aimerais être institutrice ! » Elle avait été si

heureuse à l'école ! Son frère, qui avait retrouvé de l'arrogance en famille, pouffa de rire :

-« Toi, pauvre idiot ! »

Mina, la tête baissée, remuait lentement sa cuillère dans sa soupe. Elle se dit qu'en effet elle était idiote, bien trop idiote pour devenir institutrice. Elle avait conscience de tout ce qu'elle ne savait pas, elle mesurait l'étendue de son ignorance par rapport au savoir de ses maîtresses, qu'elle imaginait inépuisable. Ariel avait raison : elle était sotte, incapable.

Le père prit la parole. Il avait le timbre puissant d'un homme habitué à commander.

-« Je veux qu'Ariel devienne ingénieur. J'aurai besoin de lui dans l'Entreprise. Mais je n'ai pas les moyens de vous payer à tous les deux de longues études. Toi, Mina, tu vas te mettre au travail sans tarder. Nous allons te chercher un emploi. »

La mère opina du bonnet, et continua à couper son pain en petits morceaux dans son potage.

L'emploi fut vite trouvé : apprentie couturière chez une dame du village. La couture était un métier bien féminin, tout à fait intéressant pour une jeune fille destinée à se marier et à avoir des enfants.

A seize ans, Mina fut engagée comme Ouvrière Spécialisée dans une usine de Confection de Lingerie.

Elle cousait « à la chaîne » de fines lingeries en dentelle, pour de jeunes personnes admises à l'élégance. Ce travail demandait adresse et rapidité. Après ses heures de labeur, Mina devait oublier sa fatigue pour s'occuper à la maison de la cuisine et du ménage : sa mère souffrait de rhumatismes.

Le maçon, encore jeune, mourut sans prévenir. Mina le pleura. Ariel prit, hypocritement, une mine attristée. Ariel n'était pas ingénieur. Après son échec au baccalauréat, son père l'avait affecté à des travaux de comptabilité. Enfin patron, mais incompetent, il eut des procès pour malfaçons, et fit des emprunts qu'il ne put rembourser. Bientôt il n'y eut plus de camions ni de bétonneuses dans la cour : l'Entreprise était vendue. Le soir, la chambre de Mina restait toujours éclairée jusqu'à une heure tardive. On entendait maintenant le bruit irritant d'une machine à écrire. Puis Mina quitta la maison (si peu) familiale.

Ariel avait, successivement ou simultanément, séduit plusieurs femmes. Mais cet homme sans volonté ne sut pas s'attacher une épouse. Il vécut petitement chez sa mère, dans une sorte de bizarre intimité.

Un matin d'automne, munie de son cabas et de sa canne, la mère s'en allait faire des courses au village. Elle fut intriguée par un petit attroupement de

commères devant la Librairie – Papeterie - Journaux. S’approchant, elle fut accueillie par de grandes exclamations de surprise et de chaleureuses félicitations : « Oui, oui, c’est bien elle ! C’est votre Mina ! La marchande de journaux me l’a assuré ! » Toute la vitrine du magasin mettait en valeur de nombreux exemplaires du dernier succès littéraire, œuvre d’une jeune romancière jusque-là inconnue. Sur chaque volume une large bande rouge sur fond de soleil pâle annonçait le triomphe. Le roman était signé : Mina D. Dans son livre Mina disait la détresse infinie des enfants mal aimés.

On ne se suicide pas

Une jeune femme engagée par les liens sacrés du mariage chrétien doit savoir supporter avec patience les difficultés de la vie conjugale. C'est ce que fit Hélène pendant plusieurs années. Puis sa patience fut usée. Elle évoqua le divorce devant ses parents. Mais la Famille se récria. Tel Zeus lançant sur la terre une poignée d'éclairs, le grand – père, fondateur de l'Usine qui faisait vivre tout le clan, fit entendre sa voix redoutable : « Chez nous, on ne divorce pas ! ON NE DIVORCE PAS ! » Verdict sans appel. C'était la loi de l'Eglise et la loi de la bonne société. Hélène se soumit...

La route étroite qui monte à la Clinique serpente entre deux hauts murs de pierres dorées, comme on en trouve dans cette banlieue de l'Ouest lyonnais. Le territoire des riches propriétaires de la région est sévèrement protégé. Mon angoisse est rabattue sur elle – même, agglutinée dans le petit espace de ma voiture. Je me gare sans peine dans le parking de la Clinique. Il y a peu de visiteurs. On m'indique un n° de chambre. Tout est silencieux. Un lit blanc éclaire la pénombre, dans la pièce aux

volets tirés. Un corps inerte, deux bras posés sur les draps, deux mains ouvertes en offrande, deux horribles pansements entourant les poignets : Hélène, Hélène, qu'as – tu fait ? Hélène, ma resplendissante amie ?

Hélène a quitté son costume de femme bien élevée :
« -J' ai fait une c... » murmure une voix évanescence.
Elle sort juste de la cure de sommeil. Mais s'éveillera-t-elle jamais ?

Je m'assois près d'elle. J'observe la chambre d'un coup d'œil et mon cœur se serre : des barreaux sont mis derrière la fenêtre pour qu'Hélène ne saute pas. Il n'y a pas d'espagnolette, pour qu'Hélène ne se pendre pas. Il n'y a pas de miroir, et le verre à dents est en carton, pour qu'elle ne soit pas tentée de vider son sang une nouvelle fois. Les murs sont nus : pas de clou ni de cadre ni de photo...On a mis mon Hélène en prison.
« Je prie toute la journée. Je demande à la Sainte Vierge de m'aider. Je dis mon chapelet tout le temps, tout le temps...Et aussi mon Acte de Contrition. » Elle se croit coupable !

La deuxième Clinique est au bord d'une route nationale. D'un côté, de petits immeubles anciens et laids, un garage, un magasin de fleurs pour les malades. Beaucoup de fleurs artificielles, cela dure plus longtemps. De l'autre côté, le mur interminable de

l'Hôpital psychiatrique départemental. Des camions et des voitures filent à toute allure en direction du Sud. Le vent souffle pour rien. Il n'y a personne ou presque sur les trottoirs. Personne n'a envie de se promener ici. Hélène ne se trouve pas à l'Hôpital départemental, mais dans la Clinique privée installée juste à côté. C'est moins grand, plus humain, et surtout mieux fréquenté.

Pour me faire ouvrir je tire sur un anneau en cuivre, bien astiqué. J'entends tinter une petite cloche, à la manière d'autrefois.

Une infirmière vient m'ouvrir, et referme à clé derrière moi.

Je dois décliner le nom de la personne requise. On m'indique le chemin à suivre. Mais on a ajouté à l'ancienne maison bourgeoise des couloirs, des escaliers, des chambres, des salons, une véranda... Je me perds dans ce labyrinthe. Je croise des fantômes silencieux en robe de chambre et en pantoufles. J'aperçois dans les salons de télévision des visages qui ne regardent rien, des joues creuses, des mains maigres posées sur des genoux serrés...Je ne peux pas demander mon chemin à ces spectres. J'ai un moment de panique. Enfin, j'aperçois un petit bureau vitré, d'où une dame en blouse blanche veut bien m'accompagner

jusqu'à Mme D.

Je trouve Hélène assise dans un vieux fauteuil rouge et râpé. Immobile, les yeux dans le vague, sans expression. Sa main droite est crispée sur un mouchoir blanc. Le fauteuil est adossé contre le mur d'un large couloir. Deux autres malades sont assises de part et d'autre. Elles tentent parfois une phrase dans sa direction, mais Hélène ne répond pas. Je me plante devant elle. Elle est vêtue d'une blouse de femme de ménage. Ses cheveux, autrefois teints et permanentés avec goût, ont été coupés à la hâte. Ils sont devenus gris. Ses pieds portent des chaussettes de laine et des charentaises. Hélène, si élégante !

-Ah, c'est toi ! Je ne veux pas de visite !

Je reste un peu malgré tout. Une infirmière passe.

Hélène lui lance d'une voix angoissée :

-Mon remède, je veux mon remède !

-Ce n'est pas encore l'heure, Mme D. Il faut attendre un peu.

-Méchante, vous êtes une méchante !

Dans la souffrance, elle est devenue une petite fille terrorisée.

Je parle du monde extérieur, de nos souvenirs communs. Elle ne m'entend pas. Je questionne : Jacques ?

-Il ne vient jamais. Il m'oublie.

J'essaie de lui dire des mots d'affection. Cela, je souhaite qu'elle l'entende, ou du moins qu'elle s'en souvienne un jour.

Je m'en vais. Ce soir-là, je prends un somnifère. Plus tard, c'est dans sa chambre que je rencontre Hélène. Ses deux mains sont maintenant paralysées, ses pieds aussi. On l'installe chaque jour dans un fauteuil devant la fenêtre – une fenêtre à barreaux, sans espagnolette, mais d'où elle peut admirer le spectacle monotone des arbres dans le parc. Une statue de la Vierge regarde Hélène avec compassion.

-« La Sainte Vierge, je n'y crois plus. »

Sur la porte de l'armoire, un petit papier a été collé par le personnel à l'intention de la famille : « Mme D. aurait besoin d'un nouveau gilet de laine. » En effet, elle porte toujours un vieux pull – over rose qu'elle a tricoté elle – même il y a vingt ans. La manche droite est largement trouée au coude. Le soir je téléphone à Jacques pour lui parler du gilet. Il ne sait pas où on peut acheter ce genre de vêtement. A ma visite suivante, le papier est toujours là mais j'ai apporté un gilet.

-Et Jacques ?

-Je ne le vois jamais.

Elle se trompe : en hiver il vient souvent. Il vient se

mettre au chaud : c'est toujours cela de gagné sur la note de chauffage de son appartement. Il fait des mots – croisés à côté d'elle. Ils n'ont rien à se dire. Il passe l'été dans sa maison de campagne.

Hélène ne quittera pas cette chambre pendant dix – huit ans, oubliée de tous.

Elle va mal. Un prêtre doit venir l'assister avant son agonie. Ce matin- – là, justement, Jacques est obligé de partir en Savoie pour tailler ses pommiers. Hélène pleure un peu, parce que le Bon Dieu n'existe pas. Elle meurt la veille de Noël, dans la solitude. Elle a désappris qu'autrefois elle avait des parents, des amis, un frère et une sœur, tous bons Chrétiens et de la meilleure société.

La bonne des Bonnard

La bonne des Bonnard est une petite femme au corps étroit, étonnement maigre. Les os de son menton, de ses mains, de ses poignets font relief sous la peau. Son nez long et charpenté cache presque une petite bouche mince et pâle surmontée d'un très fin duvet. De grands yeux noirs vous fixent parfois avec une lueur de malice et un léger sourire.

Elle marche sans bruit dans la maison, courbée en avant, l'épaule droite un peu plus haute que l'autre. Dans son dos, un creux sous l'épaule gauche fait saillir une bosse du côté droit.

Aux yeux des Bonnard, la bonne n'est rien. Trouver, en rentrant le soir du Magasin, le couvert mis et la soupe chaude, avoir du linge propre dans l'armoire, mais pas de moutons sous les lits : tout cela est naturel, ordinaire. Tout cela va de soi. Tout cela leur est dû,

puisqu'ils payent. Ils ne font donc pas attention à elle. Ils ne l'entendent pas. Ils ne la voient même pas. Elle fait partie de leur intérieur, au même titre que la vaisselle de famille ou le canapé du salon. On ne va pas se tracasser à son sujet. On a assez de soucis comme ça, avec les affaires, les impôts, la situation politique et les enfants à élever. On ne va pas s'inquiéter encore pour la bonne ! C'est pourquoi on tient ses distances. C'est pourquoi la bonne n'est pas admise à la table familiale, et n'est jamais interrogée sur sa santé ou sur sa vie privée.

Sa vie est bien privée, pourtant, privée des bonheurs simples et des plaisirs communs.

Son père et sa mère étaient des ouvriers qui s'aimaient. Qui s'en souvient, à part elle ? Ils n'étaient riches que de leur amour réciproque, n'avaient pour trésor que leur enfant. Leur existence fut brève, interrompue trop tôt par la tuberculose. La petite fille se trouva orpheline à l'âge de 8 ans. La sage – femme de son village, celle qui avait présidé à sa naissance, lui reprocha : «Toi, en naissant, tu as raccourci d'au moins cinq ans la vie de ta mère ! » Douloureusement elle se sentit coupable. Pour seul héritage elle reçut la photo de ses parents. Elle n'était plus rien pour personne.

Elle fut prise en charge par des religieuses dont c'était

le métier. On lui apprit à lire, à faire le ménage, la cuisine, le repassage et la broderie. Dès que ce fut possible on lui trouva un emploi de domestique. C'était son lot. Elle était née pour ça. Tout de suite elle sut accomplir avec habileté et discrétion les tâches que le destin lui avait assignées.

Chez ses premiers maîtres, la jeune servante devait surveiller deux bambins d'environ trois ans. Un jour elle les aperçut, debout sur le bord d'une fenêtre au premier étage : elle s'approcha sans bruit pour ne pas leur faire peur, elle les saisit fermement par derrière et les posa au sol. Son bon réflexe avait sauvé les enfants d'une mort probable. Elle n'en tira aucun orgueil ni aucun profit. Les parents se réjouirent de ce miracle, mais on oublia de remercier l'instrument de la Providence : son geste avait été si normal !

L'indifférence des patrons, des horaires impossibles, une chambre étroite et insalubre, elle supportait tout en silence. La seule chose qu'elle repoussait avec énergie, c'était les avances du grand - père. Elle ne possédait que sa peine et la fierté de ne pas se plaindre.

Sa santé devint fragile et à son tour elle fut malade. Elle fut admise dans un Sanatorium. Un chirurgien lui enleva sept côtes car c'était alors la façon de soigner les

poumons tuberculeux. Au bout de cinq ans de douleur et de repos on la déclara guérie. On la pria de s'en aller. Elle n'avait pas un sou en poche. Elle erra dans les rues, dormit dans des cours et passa trois jours sans manger. Elle ne réclama jamais à la collectivité le moindre avantage, la moindre prestation, la moindre pension. Quémander l'aurait blessée.

Un Bureau de Placement la proposa alors à la famille Bonnard. Madame Bonnard cherchait justement une Employée de Maison. Madame Bonnard reconnut en privé qu'elle avait « fait une bonne affaire », qu'elle avait « trouvé une perle rare. » Mais elle ne le dit pas trop fort, de peur que sa bonne ne fit la fière ou, pire, ne demandât une augmentation. La bonne est restée égale à elle – même. Elle était pauvre, mais n'en était pas humiliée et refusait de s'humilier.

Madame Bonnard versait à sa bonne le salaire légal et une nourriture suffisante, pour qu'elle serve le plus longtemps possible.

La bonne n'a jamais eu de fiancé. Elle avait deux ou trois amies, connues à l'Orphelinat. Ses amies habitaient loin. Elles s'écrivaient pour le Nouvel An et se voyaient parfois aux vacances.

Monsieur et Madame Bonnard sont maintenant décédés.

Leur bonne est très âgée. Elle finit ses jours à l'hôpital des pauvres. Elle s'étonne : « Pourquoi venez – vous me voir ? » Je vais la voir parce que c'est pour moi un plaisir. Converser avec elle est plein d'intérêt. Elle met de la gaîté dans nos propos. Elle a beaucoup lu et beaucoup retenu. Longtemps elle a été abonnée à la Bibliothèque Municipale : ses maîtres ne le savaient pas, ne s'en étaient jamais doutés. Eux, ils avaient des soucis plus importants que la lecture. L'auteur préféré de la bonne est J.M.G. Le Clezio. Nous parlons de Diégo Rivera et de Frida Khalo. Nous parlons de Marie Rouanet et de Jorge Semprun... J'aime aussi avoir son avis sur les événements du monde. Elle les a souvent observés en silence. Elle croit qu'elle n'est rien mais près d'elle je suis bien. Près d'elle j'apprends à vivre, simplement.

Le mariage de Monsieur Jésus

C'est le père de mon mari qui m'a raconté cette histoire. Il avait bien connu Monsieur Jésus dès son enfance : tous deux avaient fréquenté la même école communale, près de l'ancienne Gare de la Bastille. Intrigué par le prénom étrange de son camarade, mon futur beau-père avait questionné ce garçon timide. Depuis, ils étaient restés amis. Mon beau-père est mort depuis longtemps, et ceci est une vieille histoire. Monsieur Jésus était né du mariage d'un riche Brésilien avec la propriétaire d'une modeste pension de famille parisienne. Le Brésilien, à cette époque, venait régulièrement à Paris pour y vendre du café. Veuf, il avait épousé la patronne du petit hôtel où il avait ses habitudes. C'est ainsi que, contrairement à son illustre patron, le petit Jésus était venu au monde dans une auberge, et ne l'avait jamais quittée. Mais, si sa vie avait commencé comme un conte de fée, elle avait continué sur un mode beaucoup plus banal. Le marchand de café était mort alors que Jésus n'avait

que douze ans. Il laissait un peu d'argent, à partager entre ses enfants du Brésil et son fils parisien. Mais il n'avait pas légué à sa famille française son sens des affaires.

Après le décès de son père, Jésus s'était mis tout naturellement à aider sa mère. Il avait appris avec elle à choisir aux Halles les meilleurs morceaux, à tourner les sauces, à commander les vins les plus fins. Il était devenu un cuisinier expert ... et finalement un patron généreux. On pouvait savourer chez lui d'excellents repas à des prix très modiques : le profit ne l'intéressait pas. Ce qu'il aimait, c'était régaler ses hôtes et s'en faire des habitués. Il leur demandait, en retour, à peine plus que le prix coûtant. Aussi, Monsieur Jésus ne roulait-il pas sur l'or. Il disposait derrière sa maison, près de la gare, d'un grand jardin où il cultivait lui-même, par économie et par plaisir aussi, des légumes de saison et quelques arbres fruitiers. A la mort de sa fondatrice, l'auberge aurait eu besoin de réparations : des tuiles manquaient sur le toit, les lavabos des chambres coulaient mal. Mais Monsieur Jésus n'avait pas les moyens d'engager des frais de rénovation.

Il recevait à sa table des voyageurs, mais n'était pas tenté par les voyages : les récits de ses clients lui suffisaient. Ses deux frères brésiliens avaient affronté

l'Océan et ses tempêtes pour lui faire visite : il n'avait pas envisagé de leur rendre la politesse.

Ce qu'il appréciait dans sa maison, c'était d'abord la cuisine, équipée depuis peu d'un grand fourneau moderne qui avait coûté fort cher. La Salle à Manger était vaste et claire. Les nappes blanches du temps de sa mère servaient encore. Avec un petit bouquet de fleurs du jardin sur chaque table, c'était très gai. Il y avait aussi la cave, fraîche, vaste et solide. Les vins y étaient en sécurité. On y accédait par un escalier donnant sur le jardin. Sur des casiers spéciaux, Monsieur Jésus couchait avec amour les flacons de Bourgogne ou de Bordeaux de ses fournisseurs préférés. On y trouvait aussi, entassé, tout un matériel devenu inutile : l'ancienne cuisinière à bois, démodée, un sommier défoncé, plusieurs chaises cassées, des casseroles cabossées...Monsieur Jésus se promettait chaque jour de ranger sa cave.

Mon beau-père venait de temps en temps boire un café chez son ami. Monsieur Jésus était célibataire et il avait 54 ans.

Jeune, il avait tenté quelques approches, sans lendemain. Puis il s'était résigné à son état. Il s'était dit qu'il ne plaisait pas aux femmes, qu'il n'était pas fait pour le mariage. Maintenant il se satisfaisait de son

travail et de la routine quotidienne. Privé de l'aide de sa mère, il avait dû embaucher des employées pour le ménage et le service : il les avait choisies plutôt actives que jeunes ou jolies.

Pourtant sa dernière recrue, une femme encore belle nommée Marianne, le troublait malgré lui. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer sa blouse tendue sur une poitrine robuste, ses beaux cheveux noirs, la peau douce de son visage, et ses yeux...Des yeux qui le regardaient souvent avec insistance...Depuis que Marianne avait investi sa maison, il se trouvait comme rajeuni, plein d'optimisme, d'idées neuves. Il s'était surpris à vouloir lui être agréable. Mais, à 54 ans, Monsieur Jésus n'allait tout de même pas bouleverser sa vie pour une femme ! Il était heureux dans son petit univers. Pourquoi changer ? D'ailleurs, rien ne prouvait que Marianne voudrait bien de lui, qui n'était ni riche, ni beau. Il s'était peut-être fait des idées, au sujet de ses regards. Elle ne lui avait jamais fait de confidences sur sa vie privée : elle avait sûrement déjà un amoureux. Il n'oserait pas lui parler, non. Il avait peur d'être déçu encore une fois.

C'était un beau samedi de printemps. Le soleil rayonnait à travers les cerisiers. Les merles chantaient des airs joyeux. Monsieur Jésus s'était mis au travail de bonne

heure, avec l'aide d'un Extra qu'il avait engagé pour la journée. Ils devaient préparer pour le soir un repas de quarante personnes : une noce, le mariage de la fille du Boulanger avec un jeune Employé des Chemins de Fer. Après le repas, on écarterait les tables pour pouvoir danser. Un accordéoniste viendrait animer la soirée.

Marianne était heureuse, sûre d'elle. Elle avait bien remarqué, Marianne, que Monsieur Jésus n'était pas insensible à ses charmes. Elle reconnaissait, aussi, qu'elle n'avait pas beaucoup résisté à l'envie de séduire un peu cet homme sérieux, mûr, réservé, sur qui on pouvait compter.

Marianne se savait faite pour devenir la reine de ce petit royaume qu'était l'auberge. C'était sa maison, elle en faisait partie, maintenant. Elle ne voulait plus la quitter. Elle assumait déjà avec énergie une grande partie des tâches : le ménage, le service à table, la plonge, la lessive et l'entretien du linge. Chaque jour elle disposait sur les fils de l'étendage, au fond du jardin, des serviettes et des nappes qu'elle étirait soigneusement pour en faciliter le repassage. Elle voulait faire mieux. Elle se voyait derrière le comptoir, vêtue d'une jolie robe à fleurs, accueillant aimablement les clients, distribuant les clés des chambres, donnant des ordres à la serveuse, à la femme de chambre... Il fallait une

patronne comme elle à la tête de ce petit hôtel. Elle saurait le diriger, le faire prospérer. Elle l'avait décidé. Un jour ou l'autre, bientôt peut-être, Monsieur Jésus le comprendrait.

Mon beau-père était le Parrain de la mariée. C'est pourquoi il était invité à la noce, en compagnie de sa femme et de ses enfants. Celui qui allait devenir mon époux avait alors dix ans. Le repas lui parut long mais quand l'accordéon entraîna les danseurs il se jeta à corps perdu dans la mêlée. Il se souvient encore d'une petite fille à anglaises qui... Mais bref, passons...

Le dîner, selon mon beau-père, fut une vraie merveille. Monsieur Jésus avait mis tout son talent (et les meilleurs produits) dans la préparation du coq en velours et du gratin dauphinois. La pièce montée était d'une hauteur vertigineuse. Les cerises joufflues et sucrées des arbres de Monsieur Jésus terminaient le menu, avec, bien entendu, un excellent café du Brésil. Le bon vin et le champagne accompagnaient tous ces délices.

L'ambiance était cordiale et chaleureuse. On écarta les tables. Le Boulanger ouvrit le bal avec sa fille, puis tout le monde se lança de bon cœur dans les valse, polkas, mazurkas ou encore le fameux Quadrille des Lanciers. L'accordéoniste avait un répertoire aussi entraînant que

varié.

Les bouteilles de champagne menaçaient de manquer, aussi Monsieur Jésus demanda-t-il à Marianne d'aller en chercher à la cave. Comme elle tardait à remonter, inquiet, il sortit à sa rencontre. Elle arrivait, portant plusieurs bouteilles dans un panier. Il voulut prendre le panier et, dans la pénombre du jardin, leurs mains se frôlèrent. Monsieur Jésus en fut troublé. Ils ne s'attardèrent pas car les convives avaient soif.

Monsieur Jésus, appuyé contre la porte de la cuisine, son tablier blanc relevé dans la ceinture, regardait son monde avec satisfaction. Marianne prenait quelques instants de répit, assise dans un coin de la salle. C'est alors qu'un invité lança : « Monsieur Jésus, avec nous ! » Et tous de reprendre en chœur : « Jésus, avec nous ! Jésus, avec nous ! »

Monsieur Jésus protesta qu'il ne savait pas danser. Mais la jeune mariée le tira gentiment par la main, et l'entraîna dans le tourbillon. Il fit maladroitement quelques tours puis voulut s'arrêter. A peine s'était-il libéré que les appels reprurent : « Jésus ! Marianne ! Jésus ! Marianne ! »

Alors Monsieur Jésus s'approcha de Marianne et, balbutiant, l'invita à danser.

Tenant Marianne dans ses bras, Monsieur Jésus oublia

tout le reste. Il sentit qu'elle frissonnait. Il frémit, lui aussi.

Le lendemain, mon beau-père vint dire un petit bonjour à son ami. Il tenait à le féliciter pour la réussite de la soirée. « Mais pourquoi ne te maries-tu pas, toi aussi ? » Il s'attendait à des dénégations, il avait préparé des arguments. A sa grande surprise, Monsieur Jésus réfléchit seulement quelques secondes. « Tu as raison. Je sais à qui je vais demander. »

Le Commandeur

Les soins étaient dispensés le matin. A l'heure de midi la Salle à manger de l'Hôtel des Volcans, un « deux étoiles », était généralement animée. Il y avait quelques touristes de passage, souvent des familles qui venaient rendre visite à leur petit malade placé en Maison d'Enfants. Mais la plus grande partie de la clientèle était composée de pensionnaires adultes, installés à l'hôtel pour la durée de leur cure. On soignait aux Thermes, par les vertus conjuguées de l'eau et des gaz volcaniques, les bronches fragiles des asthmatiques, les cordes vocales des artistes lyriques, et les rhumatismes de tout un chacun. Ce qui était pratique, surtout les jours de pluie, c'est que l'hôtel était situé juste en face de l'Etablissement Thermal. Il n'y avait à traverser qu'une petite place décorée d'arbres exotiques, de pelouses bien taillées et de bancs

en bois. L'habileté du Chef Cuisinier, frère de l'un des médecins de la Station, avait fait la réputation du Restaurant. Pendant la saison, on refusait du monde. Il faut dire que la pièce n'était pas immense. L'Hôtel occupait une ancienne auberge, une très vieille bâtisse auvergnate, en pierre du pays, solide et sombre. Un étroit escalier montait aux chambres, qui étaient simples mais propres. On avait réussi à caser un minuscule ascenseur entre l'escalier et le Bar : trois personnes pas trop grosses y tenaient juste. Dans cette Salle commune, des places fixes étaient attribuées aux Pensionnaires. Dès son deuxième repas, le client trouvait à côté de son assiette la carte du jour, ainsi que sa serviette pliée dans une pochette en papier fort, portant le n° de sa chambre. Les nappes damassées avec leurs serviettes assorties semblaient provenir d'un héritage familial, mais leur couleur beige-rosé ne confirmait pas cette hypothèse. Familial pourtant était le personnel : la mère tenait les comptes, la fille servait à table, et le père... bavardait volontiers avec les clients. Bien que l'espace fût plutôt réduit dans le restaurant, les rangées de tables étaient séparées par de légers treillis de bois où s'accrochaient de délicates roses trémières en tissu. Ces fragiles parois de fleurs

artificielles maintenaient un peu d'intimité entre les tables, mais laissaient filtrer les conversations bruyantes et les rires.

Le soir, l'éclairage tamisé était complété par de grosses bougies rouges allumées ici et là. Dans la journée, même par grand soleil il entrant peu de lumière dans la pièce. Trois fenêtres ouvraient pourtant sur la rue, où des tables et des chaises en plastique blanc étaient disposées pour accueillir des promeneurs assoiffés. Mais une large tente était déployée au-dessus de ce salon d'été pour protéger les clients de l'excès de soleil ou de pluie. A l'intérieur, chaque fenêtre était partiellement voilée par des double-rideaux à fleurs roses. Sur un côté, les bulles d'air qui éclataient à la surface d'un grand aquarium évoquaient le clapotis d'un ruisseau. Les jours chauds, une brise fraîche descendait d'un ventilateur. Cette Salle à manger vous avait des airs de jardin fleuri au crépuscule.

Le Commandeur occupait seul la table du milieu, le dos effleurant un buisson de roses trémières, le visage tourné vers une rangée de tables.

Autour de lui, les convives se saluaient en arrivant à leurs places, puis, tout en découvrant avec gourmandise la spécialité du jour, échangeaient de légers propos : « Très bons, ces choux farcis, mais un

peu trop poivrés »... « Je vous recommande la tarte aux myrtilles. Elle a un petit parfum de cannelle, hum » ...

La chaleur excessive, l'orage de la nuit, les distractions de l'après – midi alimentaient aussi les conversations.

Un jour, une dame était tombée dans la rue lors de sa promenade. Elle souffrait tant du genou que les pompiers l'avaient emmenée en ambulance à l'hôpital de Clermont. Mais heureusement il n'y avait pas de fracture. On s'intéressa à sa santé pendant plusieurs repas. Un autre jour, durant le déjeuner, un livreur apporta à une autre cliente une énorme gerbe de fleurs : c'était un envoi de son petit-fils pour ses quatre-vingts ans. La dame pleura d'émotion. Il y eut des applaudissements et des félicitations.

Le Commandeur, plongé dans ses pensées, ne se mêlait pas à la conversation commune.

Il arrivait à sa place, généralement en retard. Il saluait avec raideur, d'un court signe de tête, l'ensemble des personnes présentes. Il semblait embarrassé, cherchant la bonne contenance. Il s'installait avec application en poussant délicatement sa chaise pour ne pas déranger les roses-trémières, puis mangeait en silence. Seule la serveuse lui parlait – à voix basse- lorsque le menu ne lui convenait pas: elle lui apportait alors du poisson. Certains jours il était absent.

Le Commandeur était un homme de haute taille, la cinquantaine, le teint clair, portant de fines lunettes cerclées d'or. Alors que la plupart des pensionnaires avaient adopté, pour le confort de la cure, des tenues décontractées, le Commandeur ne s'était pas départi de son élégance : strict complet gris, gilet, chemise, cravate, et chaussures noires bien cirées. On le vit exceptionnellement en épais pull-over de laine blonde, un jour de grand froid, mais il remit dès le lendemain sa tenue de ville.

On ne pouvait donc pas manquer de remarquer la décoration qui ornait le revers de sa veste: un petit rond rouge posé sur un ruban d' argent. Le personnage central de la Salle à manger, si étonnant, si impressionnant qu'on le croyait monté sur une estrade, était Commandeur de la Légion d'Honneur ! Un coup d'œil sur les illustrations du Petit Larousse, à la page « Décorations », en donna l'assurance à ceux qui doutaient. Avec impertinence et, disons – le, un soupçon d'hostilité, ce titre honorifique et grave devint un sobriquet.

Il faut avouer que la personnalité et la présence en ces lieux de cet homme différent avaient de quoi intriguer le petit peuple de la Salle à manger. Bien qu'ayant le

teint pâle et le visage lisse, il ne mangeait pas de porc : il était donc peut – être Juif, ou peut – être Musulman, qui sait ? Ses manières polies, réservées, distantes même, le situaient dans le haut de l'échelle sociale. Sa décoration laissait à penser qu'il avait exercé des responsabilités majeures. Mais dans quel domaine ? Militaire ? Politique ? Scientifique ? Quand on a reçu une récompense aussi élevée, on dispose sans doute de revenus plus confortables que la moyenne des gens. Alors pourquoi avait – il choisi ce modeste hôtel « deux étoiles » alors que la Station offrait plusieurs établissements à trois ou à quatre étoiles ? Et encore, pourquoi n'avait – il pas de compagne ? Les langues allaient bon train quand, l'après – midi, on se rencontrait dans le Parc Municipal où l'on promenait son ennui.

Le Commandeur ne promenait jamais son ennui dans le Parc Municipal. Il ne connaissait sans doute pas l'ennui. Chaque matin il se dirigeait de bonne heure vers la Maison de la Presse, et en ressortait avec un paquet de journaux sous le bras. On ne le revoyait qu'au repas. Personne ne l'avait rencontré l'après – midi. Fréquentait – il seulement l'Etablissement Thermal ?

Nous étions dans la France profonde, dans une région froide et austère que les jeunes générations avaient désertée. Pour des raisons économiques, mais aussi par un attachement sincère à leur « pays », les Autorités locales cherchaient à ouvrir le plus possible au tourisme ces horizons arrondis, ces petits lacs profonds, ces larges forêts de conifères pointus. Des stations de ski avaient été aménagées sur les flancs des volcans. En ville, des magasins de Souvenirs, de Produits locaux, des Hôtels, des Cafés longeaient les rues. Un Casino était ouvert toutes les nuits. Des concerts étaient donnés l'après – midi dans une salle de la Mairie. On pouvait aussi visiter, sous la conduite d'un guide, les bâtiments des Thermes, classés par l'UNESCO pour leur style victorien.

On exploitait aussi le folklore. Bien sûr, les jeunes gens du pays ne dansaient plus la bourrée. Mais il restait quelques habitants âgés, attachés aux choses d'autrefois, qui avaient tenu à fonder une Association pour la sauvegarde de leurs traditions. Ces vieilles personnes conservaient soigneusement les vêtements en tissu grossier et fines dentelles, les sabots, les instruments de musique, les paroles des chants et les pas des danses de l'ancien temps. Et parfois, le dimanche après – midi, ces octogénaires donnaient

bénévolement un spectacle sur la scène en plein air du Parc Municipal. Leur bonheur était émouvant et vrai.

Les spectateurs applaudissaient en mesure.

« Allez, allez, venez danser avec nous ! » Finalement les citadins se laissaient convaincre, montaient sur la scène, chantaient et dansaient avec un peu de timidité d'abord, puis avec beaucoup de plaisir.

-« Ce matin j'ai aperçu le Commandeur aux Thermes ! » annonça triomphalement une dineuse à sa voisine de table. « Il se dirigeait vers les Soins Respiratoires. Il doit soigner sa voix, ou ses bronches. » La nouvelle fit rapidement le tour de la communauté. On fut heureux de commencer à savoir, mais le mystère était encore largement agaçant.

Comme dans beaucoup de lieux touristiques, des artistes impécunieux et passionnés venaient parfois faire la démonstration de leurs talents devant les clients attablés des Restaurants, afin de récolter quelque monnaie. Il y eut d'abord, à l'Hôtel des Volcans, un jeune couple d'allure sud-américaine. Le garçon pinçait une guitare. Sa compagne chantait d'une voix profonde et mélancolique. Leurs mélodies plurent à l'auditoire. Leur escarcelle fut bien garnie. Le Commandeur observa un instant le comportement des autres clients, puis monta rapidement dans sa chambre pour y chercher

son portefeuille dont il sortit « in extrémis » un gros billet.

Quelques jours plus tard, ce fut une vieille dame auvergnate qui poussa la porte du restaurant à l'heure du potage. Elle marchait en sabots, portait sur la tête une coiffe blanche amidonnée, était vêtue du costume de sa grand – mère. Elle brandissait à l'attention des spectateurs un instrument de musique compliqué, avec des cordes, des touches, et une manivelle. Elle fit le tour des tables pour saluer individuellement les dineurs et créer l'ambiance. Elle livra enfin plusieurs chansons sauvées de l'oubli par son Association. Seule entorse à la tradition : elle s'exprimait en Français et non en langue locale, soit qu'elle l'ignorât, soit pour être comprise par son public. On l'interrogea sur son instrument : il s'agissait d'une vielle à roue, dont elle se servait avec une grande habileté.

C'est alors qu'une pensionnaire de l'Hôtel, femme encore jeune, gracieuse et jolie, vint lui dire quelques mots à l'oreille. Sans qu'on sache pourquoi, la jeune femme resta debout à côté de l'Ancienne, qui recommença à tourner la manivelle de son instrument. Et c'est en italien que la chanteuse parisienne entonna une chanson célèbre :

« O sole mio... »

accompagnée à la vielle par l'Auvergnate. Elles s'étaient trouvé un territoire commun. Il y eut un moment de surprise, puis une rafale d'applaudissements. Le cuisinier avait quitté ses fourneaux pour se joindre au public. Même le Commandeur tapait dans ses mains, comme d'ailleurs il avait applaudi aux chansons auvergnates. La musique est un langage universel.

Jusque là, personne ne savait que la gentille curiste était une cantatrice. Elle confia qu'elle était venue ici pour réparer ses cordes vocales mises à mal cet hiver par une regrettable trachéite. Comme quelqu'un s'étonnait naïvement qu'elle connût l'italien, elle expliqua qu'elle devait aussi savoir l'anglais, l'espagnol et l'allemand pour interpréter les grands airs du répertoire. Elle était demandée dans plusieurs pays d'Europe, d'Amérique, et récemment, d'Asie. Malgré cette brillante carrière elle était restée d'un abord fort simple.

Extrait du quotidien « La Forêt » du 02 – 08 - 2007 :

« Un Volcanologue islandais dans notre région. »

« Monsieur Peer Erlkin, géologue originaire d'Islande mais de renommée internationale, a accepté de

s'intéresser à l'histoire des volcans d'Auvergne. Son étude enrichira le Plan de prévention des risques sismiques, pris en charge par l'Etat. C'est pourquoi il a décidé de s'installer, pour une durée indéterminée, à proximité de la Faculté de Clermont – Ferrand qui contient une importante collection de documents sur la question. Il étudiera aussi les eaux et les gaz volcaniques tels qu'ils jaillissent dans les Etablissements Thermaux. Comme il parle difficilement notre langue, mais possède parfaitement la langue anglaise, l'Université a mis à sa disposition un assistant anglophone. Le jeune étudiant, doté pour ce travail d'une Bourse spéciale, se dit très heureux de collaborer avec un Professeur aussi compétent que modeste.

« Ce n'est pas la 1^{ère} fois que Mr Erlkin travaille pour la France. Dans les années 90, il a fourni un très important rapport sur la Montagne Pelée, en Martinique, qui est toujours en activité.

C'est pour le remercier de sa contribution que le Ministre de l'Environnement de l'époque lui a attribué la plus haute dignité dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

«Notre Journal est heureux de présenter à Mr Erlkin ses vœux de bienvenue et le remercie pour l'intérêt qu'il porte... etc,etc... »

A midi, ce jour-là, la nouvelle annoncée par le Journal

local fit rapidement le tour des tables. Enfin, on comprenait. On s'était trompé. La méfiance se transformait en révérence craintive. Que dirait-on au Commandeur ? Son entrée dans la Salle à Manger, un peu plus tard que d'habitude, provoqua un remous. Mais la jolie chanteuse se leva bientôt, et adressa au héros du jour quelques mots joyeux, en anglais. L'assemblée ne comprit pas les paroles mais vit sur le visage du savant un changement d'expression : de l'étonnement, d'abord, puis du soulagement et enfin un large sourire plein de bonheur. Des applaudissements fusèrent. On but à la santé du Commandeur. Dès lors, le Commandeur devint moins intimidant et plus à l'aise au milieu des autres convives. Il saluait plus naturellement, s'asseyait sans façon, et discutait à voix plus haute, avec la serveuse, du choix d'un plat. On osa lui adresser parfois, avec un sourire, une courte phrase en français. Il essayait de répondre et riait de ses erreurs. Il délaissa plus souvent son sévère costume gris au profit d'un jean et de son beau pull-over en laine naturelle. Bientôt, le soir tombé, on put apercevoir dans les allées du Parc Municipal deux silhouettes discrètement rapprochées qui conversaient en anglais. C'était la Cantatrice et Mr Erlkin.

Une gamine barbouillée

Dans la matinée, une gamine au visage barbouillé était entrée dans le magasin. La sonnerie de la porte avait attiré mon attention mais tout d'abord je ne la voyais pas, cachée derrière le présentoir de bonbons et celui de cartes postales. L'enfant était malingre. Elle pouvait avoir six ou sept ans. Ses cheveux longs et emmêlés tombaient sur un tablier taché de gras. Une robe tricotée, dont la laine se défaisait sur un côté, pendait sous le tablier. Elle serrait dans une main les poignées d'un vieux cabas en raphia, dans l'autre un porte-monnaie de cuir usagé. Elle ne prit pas la peine de dire bonjour.

Je tenais alors l'Épicerie située sur le quai de la Saône, en face de la Passerelle Saint – Vincent. Depuis, j'ai vendu mon magasin pour prendre ma retraite. Mais je me souviens encore de cette fillette aux cheveux en bataille et à la figure mal lavée.

C'était un jour aigre de fin d'hiver. Le vent du Nord soufflait sous un ciel bas. J'avais eu froid en disposant sur le trottoir, devant la vitrine, mes plateaux de fruits et de légumes. Les clientes serraient autour d'elles leurs

manteaux et nouaient sous leurs cous des fichus. Le facteur était passé, comme d'habitude, vers dix heures. J'avais posé près du tiroir – caisse mon courrier du jour, à côté d'une liasse de billets de 100 Francs que je me disposais à porter à la Banque avant midi.

-« Qu'est – ce qu'il te faut, petite ? » demandai – je.

-« Deux kilos de pommes de terre et un poireau » dit – elle d'une voix timide.

Les poireaux étaient dehors. Je pesai les pommes de terre que je déposai dans le sac, puis sortis choisir un poireau. L'enfant me tendit le porte – monnaie usagé, d'où je retirai la somme qui m'était due. Je lui rendis son porte – monnaie et elle partit en courant, sans autre signe de politesse.

Je me souviens que je la plaignis : pourquoi est-elle si pressée ? Elle est peu vêtue, elle doit avoir froid. Ou bien, elle a peur de se faire gronder si elle traîne...

Je regrettai bientôt de m'être apitoyée trop vite : mes billets de 100 Francs avaient disparu!

Je confiai en hâte la boutique à ma vendeuse qui venait d'arriver. Très en colère, je me mis à courir moi aussi pour rattraper la petite canaille afin de récupérer mon bien.

C'est ainsi que j'arrivai, en même temps qu'elle, sur le ponton d'une péniche arrimée au bord de la Saône. La

chapardeuse appartenait donc à une famille de marinières, de ces nomades dont le métier est de transporter sans cesse de lourdes marchandises sur les rivières et les canaux. Une vie rude et pauvre, pensais – je, une vie lente et sans attache, une vie de voleurs, sans doute ! Pour les enfants, une scolarité épisodique, une éducation négligée...On doit même leur apprendre à marauder !

Attrapant la petite par l'épaule, et courbant le dos, j'entrai à sa suite dans l'habitacle qui surplombait le pont du bateau. Un bambin surgit de je ne sais où, se planta devant moi pour m'examiner. Une jeune femme était allongée sur un lit, avec son bébé nouveau – né couché contre elle. Par la fenêtre vitrée, j'aperçus à l'avant du chaland un homme jeune, le père de famille sans doute, qui s'affairait sur le pont. La soute débordait d'un beau charbon noir et luisant : de l'antracite de bonne qualité comme celui que j'utilisais dans mon poêle Godin, qui chauffait si bien. Dans la salle commune, une fine poussière noire recouvrait les quelques meubles et s'accumulait dans les coins. Un autre homme, plus âgé, était affalé sur une chaise, les deux bras croisés sur le dossier posé devant lui. Sans paraître s'apercevoir de ma présence, ce grand – père aux pieds nus chantonnait à voix basse des airs

étranges. Il se leva péniblement, toussa, et remit la chaise à l'endroit. Il saisit une serviette de toilette grisâtre qui traînait sur le lit, se rassit, et se mit à essuyer sans fin des pieds qui n'avaient pas été lavés depuis longtemps. Un garçon d'une douzaine d'années mit son index sur sa tempe, en imprimant à sa main un mouvement tournant : « il est fou ! » me signifiait – il, sans respect pour le vieillard. « Il est comme ça depuis le camp de concentration, » dit la femme. « Il n'a pas supporté d'être enfermé. »

Ensuite, silencieux, la mère et les enfants attendirent mes explications. La petite, appuyée contre le lit, près de sa mère, baissait le nez. J'apostrophai la femme :

-« Dites à votre fille de me rendre mon argent ! »

-« Maria, tu as pris de l'argent? Est – ce vrai ? »

Maria fit mollement « Non » de la tête mais fondit en larmes qui voulaient dire « oui ». Le bébé affamé criait. La femme se souleva sur ses oreillers, installa le bébé contre son sein. Il se calma. Le grand – père fredonnait toujours.

-« Maria, où as – tu mis le sac avec les pommes de terre ? »

Maria essuya ses larmes sur la manche de son tablier, traçant des lignes bizarres sur la peau fine de ses joues, puis dirigea sa main et son menton vers le dessous du

lit. Le grand – père aux pieds nus sembla alors se réveiller de sa torpeur. Il se leva brusquement de sa chaise :

-« Laisse ça ! » cria – t- il à l'enfant. « Et vous Madame, foutez-moi le camp d'ici ! »

Maria tremblait.

-« Mais enfin, elle m'a volée, Monsieur. Elle doit me rendre ce qu'elle a pris ! »

-« Elle n'a rien volé du tout. Il n'y a que des gens honnêtes, ici. Allez – vous – en ! »

Il était impossible de discuter plus avant.

-« Puisque c'est ainsi, je vais de ce pas porter plainte à la Gendarmerie ! »

Je regagnai la terre ferme en surveillant mes pas sur la fragile passerelle. L'odeur fade de la rivière, des relents de poisson mort, m'arrivaient par bouffées. J'étais prise de légers vertiges.

J'avais menacé d'alerter les gendarmes, mais je ne le fis pas, retenue par des sentiments confus. La colère du grand – père dément m'avait déconcertée. Les choses ne me paraissaient plus aussi claires que je l'avais cru. Je rentrai au magasin, l'esprit agité à la fois par la disparition de mon bien et par la scène étonnante à laquelle je venais d'assister. J'en arrivais à douter de moi : Maria avait – elle, oui ou non, dérobé mon

argent? Une si jeune enfant pouvait – elle commettre un larcin aussi important ? J’avais soupçonné Maria à cause de sa figure sale et de ses cheveux en désordre mais j’avais peut – être jugé trop vite ? Je venais de découvrir un monde que je n’imaginai pas. L’inconfort du logement, la poussière de charbon s’infiltrant partout, la mère relevant d’un accouchement récent, et encore fatiguée, pouvaient excuser la malpropreté de l’enfant. La femme était prête à gronder, le vieil homme était fier. J’avais peut – être simplement posé ailleurs mes billets de banque ?

Je vérifiai le contenu du tiroir – caisse, les papiers en désordre sur le comptoir, l’intérieur de mon sac à mains... Non, les billets n’y étaient pas. J’examinai avec mon employée toutes les hypothèses, sans trouver de solution. Et d’ailleurs les larmes de Maria valaient un aveu...

Dès l’après – midi, je vis Maria pousser avec hésitation la porte du magasin. Mal à l’aise, elle balbutiait des excuses. Elle me tendait une enveloppe : c’était mon argent, avec un petit mot des parents, mal écrit sur une page de cahier. On me disait que Maria avait été sévèrement punie et qu’elle ne recommencerait plus. Les jours suivants, Maria fut encore envoyée chez moi pour de menus achats. Nous nous sommes expliquées

et nous avons fait la paix. L'incident était clos. Je lui donnais parfois un bonbon. Peu à peu elle s'enhardit. Elle prit plaisir à bavarder avec moi dans le magasin, examinant sans façons le contenu des rayons ou des tiroirs. Elle posait des questions sur tout : comment s'appelait ce légume ? Et cet autre ? D'où provenait ce riz ? et ces lentilles ? Je lui appris à peser des marchandises sur ma balance automatique et à lire les prix selon le mouvement du fléau. Sa curiosité était inépuisable. Parfois elle m'apportait son livre de lecture et, entre deux clientes, je l'aidais à apprendre sa page. Souvent, c'est elle qui me racontait sa petite vie sur la rivière, et c'est moi qui apprenais.

Puis la péniche quitta Lyon. La fillette me manqua. Des années plus tard, un soir que je m'apprêtais à fermer boutique, je vis arriver un fringant jeune couple. Je ne reconnus pas tout de suite la jolie créature qui se jetait à mon cou : c'était pourtant bien Maria. Elle tenait maintenant une Epicerie à Paris. Elle vendait des fruits et légumes aux mariniers du Canal Saint Martin.

Le petit revolver jaune

Ou : un « Syndrome de Münchhausen par procuration »*

Munie d'un sécateur, Sœur Sourire coupait les fleurs fanées d'une bordure d'iris, et les déposait dans un vieux panier. Tourmentée par sa hanche douloureuse, elle ne prêta pas attention tout de suite au manège du petit garçon. Jean-Baptiste, essoufflé, rouge d'avoir tant et tant couru dans les allées du parc, se laissa choir sur l'herbe à l'ombre fraîche du gros tilleul.

La plupart des autres enfants étaient partis pour le week-end, qui chez une grand-mère ou une tante, qui dans une famille d'accueil. Ceux qui étaient restés jouaient, fuyant la chaleur, dans la salle installée au sous-sol de l'établissement. On entendait le bruit sec de la petite balle en bois frappant avec vigueur les côtés du baby-foot, et les exclamations des jeunes équipiers ravis ou dépités.

Jean-Baptiste se mêlait parfois à ce jeu. Se jetant à droite et à gauche, il lançait toutes ses forces dans les poignées. Mais il s'en lassait vite. Il n'aimait pas perdre. Il préférait se sauver plutôt que d'affronter la honte de

l'échec. Et surtout, il n'arrivait pas à rester concentré plus de quelques minutes. Il fallait qu'il parte, qu'il aille courir aussi vite, aussi longtemps qu'il le pouvait, qu'il use ses muscles et qu'il vide sa tête. Trop de questions se bousculaient dans son jeune cerveau, des questions qu'à sept ans il ne parvenait pas à mettre en mots. Trop de colères aussi parce qu'il n'y avait pas de réponses à ces questions. Trop de tensions, de mystères, d'énigmes depuis qu'une dame inconnue était venue le chercher chez Catherine, une voisine, pour l'amener ici. Ici, c'était le Foyer des Allobroges. Le bâtiment était un ancien couvent établi sur les pentes, au-dessus de la ville où habitaient Jean-Baptiste et sa mère. Cette agglomération occupait tout le fond de la vallée. De hauts sommets, en face, barraient l'horizon. La fumée des usines et les gaz d'échappement des voitures formaient souvent un nuage épais et jaunâtre au-dessus de cette cité à vocation pourtant montagnarde. Quand le vent ou la pluie avait nettoyé l'atmosphère, on pouvait distinguer plus nettement les habitations. Ces jours-là, l'enfant allait s'asseoir sur le muret près du tilleul et cherchait désespérément à apercevoir un certain immeuble misérable et familier. Mais c'était trop loin ! Il n'arrivait pas, au milieu de cette grande métropole, distinguer sa maison. Alors son cœur se

crispait un peu plus. Il serrait un peu plus fort dans sa poche son petit revolver jaune.

« Ta maman est malade. Elle doit aller à l'hôpital pour se faire soigner », avait dit l'Assistante Sociale.

Il ne l'avait pas cru.

A son arrivée, le Directeur du Foyer s'était efforcé de se montrer aimable. Jean-Baptiste n'avait pas répondu à ses avances. Une jeune femme à chignon, Delphine, lui avait montré sa chambre, qu'il partagerait avec deux autres garçons. Puis elle lui avait fait visiter les bâtiments. Il l'avait suivie, contraint, cédant à la fermeté de l'adulte. Cela ne l'intéressait pas. Ses pieds, ses mains, son corps étaient là. Son esprit était ailleurs. Sœur Sourire avait rempli son panier. Elle se redressa lentement, une main sur les reins. Après l'achat de leur couvent par une Association de Protection de l'Enfance, deux religieuses âgées étaient restées là, comme oubliées. Elles rendaient de modestes services à la cuisine ou au jardin. Un jeune éducateur facétieux avait très vite baptisé l'une d'elles : Sœur Souris. Menue, cheveux gris, vêtements gris, mais vive et gaie, elle était partout et voyait tout. Les petits et les grands événements de la maison, elle les connaissait. Les petits et les grands malheurs, elle savait les rendre moins douloureux. Avec elle, les plus tristes

retrouvaient le courage de sourire. Peu à peu elle était devenue pour tous « Sœur Sourire », et elle en riait. Elle aperçut Jean-Baptiste appuyé contre le petit mur, les yeux plissés vers le lointain. Elle posa le sécateur sur les fleurs coupées, essuya ses mains collantes de sève sur son grand tablier, et s'approcha de l'enfant.

-« Tu cherches ta maison ? »

Il n'y eut pas de réponse.

Sœur Sourire regarda le gamin quelques secondes puis, sans insister, alla vider son panier sur un tas d'herbes sèches, un peu plus loin.

Jean-Baptiste était au Foyer depuis une petite semaine. Toutes les nuits il clamait sa terreur dans ce lit qui n'était pas le sien, et où Delphine tentait en vain de le rassurer. Il rêvait qu'il était pris au piège d'une immense toile d'araignée jaillie sans fin de la bouche de sa mère pour l'envelopper comme dans un cocon. Il se débattait sans succès, suffoquant, affolé.

Eveillé, il traquait les démons qui se cachaient, croyait-il, sous les chaises ou derrière les meubles ou derrière les plantes vertes. Sa mère lui avait appris à s'en méfier, bien qu'il n'en ait jamais vu. Ces petits êtres mystérieux ne lui voulaient que du mal. Il les redoutait. Souvent, c'est pourtant aux bons moments passés près de sa mère qu'il songeait.

Car il avait été heureux dans le petit appartement pauvre et tortueux. Ils étaient si doux, les câlins de Maman ! Qu'on était à l'aise, blotti sur ses genoux, appuyé contre son cœur, la tête enfouie sous ses cheveux blonds ! Comme elle savait caresser les joues d'une main rassurante, border le lit avec tendresse ! Souvent elle se couchait par terre sur la moquette usée, et s'endormait à côté de Jean-Baptiste, prête à chasser les fantômes de la nuit. Le matin, elle l'aidait à s'habiller. Elle lui préparait son lait de soja et ses céréales. « Tu es allergique au lait de vache. » Puis elle lui donnait son cartable et l'accompagnait à l'école... Comment croire qu'elle était malade ?

Il avait reçu ce matin une carte postale de Catherine. Elle espérait qu'il « s'amusait bien dans son Foyer. »

Il s'y ennuyait à mourir, sauf dans les moments où il laissait exploser sa colère. Alors Jean-Baptiste disait non. Non à tout. Non, il ne mettrait pas ce tee-shirt ni ces baskets. Non, il ne voulait pas se laver les mains. Non, il n'avalerait pas cette purée infecte. Il n'irait pas non plus en promenade avec les autres. Si, il voulait du poisson pané pour son petit-déjeuner, comme à la maison. De quel droit cette Delphine prétendait-elle commander ? Seule sa mère savait ce qui était bon pour lui. Jean-Baptiste devenait tout rouge, enfonçait

ses deux poings fermés sur ses yeux, finalement ne pouvait plus retenir ses larmes. C'était alors des trépignements et des cris si intenses que tous les autres enfants se mettaient en cercle autour de lui pour mieux regarder.

Il souhaitait seulement rester seul, courir dans le parc, s'asseoir sous le tilleul ou sur le petit mur pour savourer son chagrin.

« Alors, tu l'as trouvée ta maison ? »

Sœur Sourire reprenait son sécateur.

Jean-Baptiste était surpris, et mécontent d'être dérangé dans sa solitude. Mécontent aussi qu'on ait deviné sa préoccupation. Il ne dit rien.

« Tu ne regardes pas du bon côté. »

Toujours pas de réponse, mais un visage étonné se tourne vers elle.

« C'est là-bas, à gauche, tu vois ? » et Sœur Sourire tendait son index, « à côté de la grue ! »

Jean-Baptiste se souvint qu'en effet, dans sa rue, on avait démoli de vieilles bâtisses et commencé la construction d'un nouvel immeuble. On avait même délogé un de ses meilleurs copains, et sa famille, pour construire cette belle HLM. Il jeta un coup d'œil furtif dans la direction indiquée, mais il ne voulait surtout pas montrer à Sœur Sourire qu'elle avait touché juste. Il

regarderait mieux plus tard. Il regarderait à en perdre la vue.

La religieuse changea de sujet.

« Voudrais-tu me rendre un service ? Moi, je suis fatiguée. J'aimerais bien que tu m'aides à ramasser ces fleurs fanées pour les mettre dans le panier. »

« Et même, tiens, tu pourrais rentrer dans le massif de dahlias, là, en prenant garde de ne pas écraser les plants avec tes pieds. Je te prête le sécateur. Fais bien attention, ne te fais pas mal ! Et ne coupe que les fleurs fanées ! »

Le sécateur fut un argument décisif. Avoir un sécateur entre les mains était un honneur à ne pas négliger. Jean-Baptiste s'approcha d'un pas traînant, tout de même. Il saisit le sécateur et pénétra dans un fouillis multicolore. Il se mit au travail, poussé peu à peu par une ardeur qu'il n'avait encore jamais connue. Suivant les recommandations de la vieille femme il s'appliquait à ne pas abîmer les fleurs encore fraîches, et remplissait rapidement le panier de fleurs séchées. Il reçut avec une modestie toute feinte les félicitations méritées. Sœur Sourire se reposait à son tour sur le muret. Jean-Baptiste vint la rejoindre, sans lâcher le précieux sécateur. Il se mit à parler.

« Moi, j'ai été malade très souvent. Je sais ce que

c'est ! »

Depuis sa naissance, proclamait – il avec fierté, il avait subi d'innombrables affections: des fièvres, des allergies, des angines, la varicelle, et même une jambe cassée. Or, chaque fois, sans sa mère il serait mort. « Si, je t'assure ! » Quand, bébé, il avait fait sa première « gastro », son petit corps se déshydratait dangereusement. Personne, à l'hôpital, ne s'en était inquiété. C'est sa maman, elle –même, qui avait pris l'initiative de lui donner à boire. Oui, oui, elle le lui avait raconté.

« Ma dernière angine, c'était presque une méningite. Si, si. Maman me l'a dit. Et quand je me suis cassé la jambe, on m'avait fait un plâtre trop serré ! Alors elle m'a emmené dans une autre clinique. »

-« Et on a refait ton plâtre ?

-« Non... »

Une autre fois, c'était un Œdème de Quincke qui avait manqué l'étouffer. Jean-Baptiste connaissait exactement ce mot savant : « Tu sais, c'est cette maladie qui fait qu'on ne peut plus respirer. » Par bonheur, sa mère avait su faire le diagnostic immédiatement, et il y avait dans la pharmacie familiale justement le sirop qu'il fallait. Elle lui en avait administré deux grandes cuillerées, et il avait été

sauvé.

Outre les démons, il se savait ainsi entouré d'autres ennemis qui s'appelaient « maladies. » Sa mère, seule, était capable de le protéger. Elle possédait dans son grand placard tous les remèdes voulus et savait lesquels convenaient à chaque malaise. D'ailleurs, elle avait obtenu son diplôme de Médecin. Elle avait un grand mérite car pour parvenir à ce titre elle avait suivi des Cours du Soir, alors qu'il était encore un bébé et qu'elle travaillait comme institutrice pendant la journée. Malheureusement elle avait égaré le précieux document, elle n'avait pas pu le montrer à l'Assistante Sociale.

Sœur Sourire écoutait avec bienveillance et un certain étonnement.

Le pire moment de sa petite enfance, il ne s'en souvenait pas mais sa mère, là encore, le lui avait souvent décrit, c'était le viol. « Oui, oui, moi, j'ai été victime d'un viol ! » Il en tirait gloire. Il n'aurait pas su raconter lui-même comment cela s'était passé. Il ne savait même pas bien de quoi il s'agissait, d'autant plus que le récit maternel variait souvent. Mais ce qu'il savait, et qu'il ne parvint pas à expliquer à Sœur Sourire c'est qu'en évoquant cet épisode sa mère avait un regard d'épouvante. Ses yeux bleus sortaient de

leurs orbites. Son visage se déformait, ses poings se contractaient. Jean-Baptiste se mettait alors les deux mains sur les oreilles pour ne plus entendre et courait se cacher sous la couette pour ne plus voir. Un cataclysme avait, paraît-il, marqué ses trois ans.

-« Et ton Papa ? »

Son père, il ne s'en souvenait pas. Les autres enfants ont des papas. Lui, non. « Il était comment, mon papa ? » avait - il demandé à sa mère. « Il était méchant. Il t'a abandonné. » Jean-Baptiste ne savait rien de plus. Si, pourtant : il conservait en secret une vieille photo toute écornée, qu'un jour sa mère avait laissé tomber de son sac, et qu'il avait cachée soigneusement au fond du tiroir de son petit bureau. La photo représentait un beau militaire bien droit dans son uniforme. Jean-Baptiste s'était dit que c'était sûrement son papa, et veillait jalousement sur ce trésor. Il se racontait à lui-même des histoires héroïques dont son vaillant soldat de père était la vedette. La Chine, ce pays de légende, était le lieu de ces exploits. Il était sûr que son père, un jour, reviendrait de Chine pour lui raconter de merveilleuses aventures. Il voulut éblouir sa nouvelle amie: « Mon papa, je ne le vois jamais parce qu'il est explorateur en Chine. Il fait des reportages. Il

m'a même envoyé des photos ! » Sœur Sourire apprécia la nouvelle à sa juste valeur.

Jean-Baptiste n'avait jamais autant parlé depuis son arrivée au Foyer. Le Directeur n'avait pas encore reçu les résultats de l'enquête sociale ni de l'expertise psychiatrique prévue pour la mère. La personne qui avait accompagné l'enfant ne possédait que peu d'informations. Le dossier était incomplet, le cas n'était pas encore élucidé. Sœur Sourire, elle, commençait à comprendre.

« Il est l'heure du dîner. Tu viens ? On va d'abord vider le panier. » Il rendit à regret le précieux sécateur, que la Sœur enfouit dans la profonde poche de son tablier. Il se laissa prendre par la main, et tous deux se dirigèrent vers le bâtiment. Ce soir-là, la soupe était meilleure.

A l'école, avant les récents événements, Jean-Baptiste était heureux. Au moins, là, il oubliait toutes les menaces qui pesaient sur lui. En récréation, il jouait de bon cœur. En classe, il réussissait bien les devoirs et les leçons. Mais il répugnait à dessiner. Dessiner, c'est livrer quelque chose de soi. C'est révéler des secrets. Il ne pouvait pas.

Et maintenant, sa maman, paraît-il, était à l'hôpital, et lui, exilé dans ce Foyer. Il ne comprenait pas. Il avait

peur. Et si sa maman mourait ?

-« Sœur Sourire, tu es vieille ! Tu as des cheveux gris, et des rides, là, sur ton front ! Tu vas bientôt mourir ! Si, si ! Je t'assure ! C'est très grave! » Il avait les mêmes yeux agrandis que, parfois, sa maman.

Quand on est malade ou âgé, c'est qu'on va bientôt mourir. Il le savait bien, lui qui si souvent entendait sa mère lui expliquer la mort. Chaque fois qu'il entendait parler du décès de quelqu'un, Jean-Baptiste était oppressé. Il s'informait des causes de la maladie, sa durée, ses symptômes. Le mort avait-il souffert longtemps ? Quel âge avait-il ? S'il était très âgé, c'était normal, Jean-Baptiste était moins triste. S'il était mort pendant son sommeil, tant mieux, il ne s'était aperçu de rien, c'était une belle mort. Ses proches avaient-ils eu du chagrin ? S'ils n'en avaient pas eu, Jean-Baptiste était soulagé. « Etre mort, c'est comme dormir, sauf qu'on ne se réveille jamais. Remarque, alors, on est bien tranquille. » Jean-Baptiste aurait bien voulu être mort. Jean-Baptiste n'avait pas envie de grandir, il n'avait pas envie qu'au collège, plus tard, un élève l'étrangle avec un foulard, pas envie de se battre, toute son existence, contre une humanité hostile.

Si sa mère mourait...

Jean-Baptiste n'avait pourtant pas encore tout avoué à

Sœur Sourire. Certaines choses, on a du mal à les dire, elles restent bloquées dans votre coeur. Il y avait aussi des moments difficiles à la maison : il n'était pas un enfant gâté ! Il avait très peu de jouets. Sa maman disait qu'on n'a pas besoin de jouets. Un carton, un bout de bois ou une ficelle faisait l'affaire Elle voulait bien lui acheter une babiole de temps en temps, une balle en mousse, une épée en plastique ou le petit revolver jaune qu'il avait apporté. Alors il se sentait comblé. Mais elle interdisait que quelqu'un d'autre lui fasse le moindre cadeau. L'épicier du rez-de-chaussée lui donnait parfois un bonbon, en douce. Il était gentil, Monsieur Alfred. Une fois, Catherine lui avait offert pour Noël une petite auto dont son fils ne s'amuse plus : la maman de Jean-Baptiste avait pris une énorme colère. Il avait dû l'accompagner à Emmaüs pour donner le jouet aux enfants pauvres. C'était sûrement pour son bien que sa maman était aussi sévère. C'est qu'il n'était pas toujours sage, Jean-Baptiste. Il le savait bien, qu'il était méchant. Parfois, il était plein de haine contre elle. Pourtant elle avait bien raison de lui administrer si souvent ces violentes fessées dont sa peau restait marquée plusieurs heures. Il l'avait bien mérité, quand sa mère avait refermé de toutes ses forces sur ses doigts la porte d'un placard qu'il avait ouvert sans

permission. La maîtresse avait posé un pansement sur son ongle sanguinolent. Elle avait demandé des explications. Pour ne pas faire honte à Jean-Baptiste en révélant sa désobéissance, sa mère avait dit que c'était une maladresse. L'enfant s'efforçait de ne jamais mécontenter sa mère, qui l'aimait tant, mais il lui arrivait trop souvent de mal faire sans l'avoir voulu. C'était normal, les coups. Il s'enfermait alors dans sa chambre. Il tentait d'oublier l'incident en triturant en tous sens son petit revolver jaune.

Bien d'autres gens étaient malveillants avec sa maman. A vrai dire, le monde entier lui en voulait: sa famille, qu'elle avait laissée là-bas, à Paris, ses voisins, qui faisaient volontairement du bruit pour la gêner, les commerçants, qui la volaient, les livreurs, qui l'agressaient dans la montée d'escalier, et même l'ouvrier qui réparait le toit de l'immeuble, et qui était entré chez elle par la fenêtre pour lui dérober un papier important destiné à son avocat.

Jean-Baptiste le savait trop bien, que le monde était cruel.

La fameuse soirée avait été terrible.

Sa mère n'était pas malade, sinon Jean-Baptiste s'en serait bien aperçu. Elle n'avait mal ni à la gorge, ni au ventre, ni ailleurs. Il pouvait le jurer. Ce jour-là elle

avait vaqué à ses occupations comme d'habitude, avec autant d'énergie que les autres jours. Avec plus d'énergie, même. Elle avait nettoyé les vitres puis le carrelage de la cuisine, et l'avait chassé avec la plus grande énergie quand il avait tenté de poser un pied sur le sol mouillé. Puis elle avait repassé une montagne de linge. Elle avait beaucoup crié contre lui dans la journée. Elle était très énervée, parce que la dame chez qui elle faisait le ménage deux fois par semaine l'avait priée de ne plus revenir.

C'est la maman d'Alexandra qui avait commencé. « La maman d'Alexandra, elle est méchante. Alexandra est toute petite, c'est un bébé. Elle ne sait pas encore que sa maman est méchante. » Donc la maman d'Alexandra a sonné à la porte pour demander il ne savait quel service. La maman de Jean-Baptiste n'a pas été contente du tout. Elle s'est mise en colère, comme elle est bien obligée de faire pour se défendre contre tous ses ennemis. Elle a crié, hurlé très fort et elle a frappé. Elle a tapé de plus en plus fort. La maman d'Alexandra a rendu quelques coups et elle est tombée. Sa tête a heurté le coin du buffet. On ne l'a plus entendue. Plusieurs voisines sont arrivées. Elles ont soigné la maman d'Alexandra. Elles ont essayé, sans succès, de faire asseoir la maman de Jean-Baptiste, et de lui faire

boire un verre d'eau. Mais Jean-Baptiste voyait bien que sa mère était toujours furieuse. Elle avait sa figure des mauvais jours, sa figure de quand elle racontait le viol. C'était même encore pire que ces jours-là. Il ne la reconnaissait pas : c'était elle, mais ce n'était pas elle. On aurait dit qu'une autre personne habitait le corps de sa mère, avait mis dans ses yeux ce regard étincelant, avait contrefait son visage, avait transformé ses douces mains en instruments de mort. L'enfant était atteint de stupeur. Calé contre le mur, dans le coin le plus reculé de la pièce, il ne pouvait pas faire un geste.

Ensuite les pompiers et les gendarmes sont arrivés, et avec eux deux hommes en blouse blanche. D'habitude, le garçon aimait et admirait les pompiers et les gendarmes. Il voulait être pompier, plus tard. Mais ce soir-là il n'avait pas eu le loisir de les admirer longtemps : Catherine l'entraînait chez elle, tout pantelant, et il n'a plus su ce qui s'était passé.

Il a couché chez Catherine, et le lendemain la dame est venue le chercher pour l'amener ici. Loin de sa mère.

-« On voit que tu as travaillé au jardin », dit Delphine en lui donnant sa douche. « Tes mollets sont encore tout collants. Sœur Sourire était très contente de toi, tu sais ! » Cette Delphine n'était peut-être pas si mauvaise

que ça. Après la douche il s'endormit rapidement et ne fit pas de cauchemar.

Le lendemain, le facteur apporta une carte de sa mère. L'écriture était inégale, et le texte, incohérent. Sœur Sourire traduisit imprudemment: « Je suis encore à l'hôpital mais je vais mieux. Peut - être que bientôt tu pourras venir me voir. »

-« Je veux y aller tout de suite ! Si, si ! Je t'en supplie! »

-« Ce n'est pas possible. Il faut attendre la permission du Juge. »

Jean-Baptiste se sauva au fond du jardin.

Sœur Sourire dut expliquer qu'un Juge, c'est aussi quelqu'un qui est chargé de prendre les meilleures décisions possibles pour les enfants, quand les parents sont dans l'incapacité de s'en occuper. Jean-Baptiste avait encore une fois le cœur plein de désespoir. Il fallut beaucoup de paroles pour rétablir un calme approximatif.

Les jours et les semaines passaient. Jean-Baptiste se laissait peu à peu apprivoiser.

« Sœur Sourire, tu ne le sais pas encore, mais ce soir je vais te faire une surprise ! » Le soir, au retour de la promenade, le gamin tenait, bien serré dans sa petite main, un bouquet de fleurs des champs pour Sœur

Sourire.

Ou encore, il enlaçait de ses deux bras la taille un peu déformée de sa vieille amie: « tu es ma Sœur Sourire chérie ! »

Il lui arrivait d'oublier sa mère. Il dormait mieux. Il acceptait plus facilement de participer à la vie des autres, de jouer, de partir en promenade avec les autres ...Le matin, il avalait avec plaisir son bol de chocolat au lait de vache : « c'est trop bon ! » Il n'avait pas été malade depuis son arrivée au Foyer.

La fin de l'été approchait. Les premiers signes avant-coureurs de l'automne parcouraient la montagne : les jours étaient plus courts, les matins plus frais. Le tilleul, au fond du parc, avait depuis longtemps laissé tomber sur l'herbe ses petits fruits blonds et parfumés et leurs folioles dorées. Dans les prés les fleurs étaient devenues plus rares, les pissenlits avaient maintenant de grosses feuilles bien drues. On pouvait même trouver des myrtilles dans la forêt.

Quand il allait s'asseoir sur le muret, l'enfant constatait que le nouvel immeuble, à côté de chez lui, avait beaucoup grandi. Il était impatient de le voir de plus près.

Un matin il vit arriver dans la cour du Foyer une auto blanche un peu cabossée. Un homme barbu, vêtu d'un

vieux jean délavé et d'un pull-over fatigué, sortit du véhicule. Le Directeur, qui se trouvait là, raconta à Jean-Baptiste incrédule que cet homme était son père et que désormais il vivrait chez son père, à Paris. Pourtant cet individu ne ressemblait pas du tout à l'élégant militaire de la photo.

Le garçon refusa la main tendue par l'inconnu.

Il détourna la tête pour esquiver les baisers.

Alors on lui promit des merveilles.

Mais il sut qu'on ne pouvait pas encore aller voir sa mère.

Il ne pleura pas en quittant Sœur Sourire.

Le petit revolver jaune était cassé. Il mit les morceaux dans sa poche et monta dans la voiture.

** Syndrome de Münchhausen : maladie mentale caractérisée par une altération du sentiment maternel.*

« Cher Monsieur,

Je passe devant vous chaque jour en allant faire mes courses. Vous êtes là tous les matins, sauf s'il pleut. Vous faites la manche à l'entrée du parking du supermarché. Vous vous tenez debout. Vous êtes parfois appuyé contre le mur, la main droite dans le dos, mais jamais assis par terre comme l'autre loqueteux habitué de l'autre porte. Vous n'avez pas de chien, non plus, pour apitoyer les passants. Vous êtes vêtu plutôt proprement. Vous avez posé sur le trottoir, devant vos pieds, une boîte de camembert vide au milieu d'un mouchoir, dans l'espoir d'y recevoir quelque menue monnaie. Vous regardez au sol, ou bien du côté opposé, lorsque vous voyez approcher quelqu'un. Vous semblez gêné, honteux.

Comme la plupart des gens, j'en profite généralement pour passer devant vous en faisant mine de ne pas vous voir. J'ai un peu honte, mais je choisis la solution de facilité. Parfois tout de même, je dépose une pièce

dans votre sébile. Vous me remerciez alors d'un ton poli, mais à peine perceptible, sans lever les yeux. Je vous fais don d'un sourire inutile.

Un jour, j'ai essayé de vous parler. J'avais vu que quelques personnes vous adressaient la parole, toujours brièvement. Moi, c'était un matin d'hiver. Il faisait très froid. Je vous ai demandé si vous ne connaissiez pas les Foyers pour « Sans Abris » où vous auriez pu trouver chaleur et nourriture. Vous m'avez fièrement répondu que vous ne souhaitez pas être mêlé à « tous ces clochards ». Vous n'êtes pas un clochard. Je n'ai pas osé vous questionner davantage. Plus tard je vous ai offert un pull-over usagé mais encore présentable dont mon mari ne voulait plus: vous l'avez accepté avec réticence, par politesse. « Cela peut toujours servir, »avez – vous dit. Vous n'êtes pas totalement sans ressources, ou alors vous ne voulez pas l'avouer. Vos cheveux ont dû être blonds, et vos yeux sont clairs. Vos traits sont fatigués, votre teint est pâle, légèrement jaune. Il n'y a pas trace de couperose sur votre visage. Je n'ai jamais vu de bouteille de vin ou de bière près de vous. Vous n'êtes pas un buveur.

La curiosité me pique. J'aimerais savoir qui vous êtes, qui vous étiez. Comment en êtes-vous arrivé à cette situation extrême, et visiblement pénible pour vous ?

Quelle est votre histoire ? Quel drame personnel ou collectif vous a-t-il amené sur ce parking de supermarché : santé ? Chômage ? Ou quoi d'autre ? Vous devez me trouver indiscreète. Il faut que je vous dise encore : des souvenirs anciens et flous, ou peut-être des produits de mon imagination, m'effleurent lorsque je vous rencontre. Il me semble vous avoir déjà croisé dans un passé très lointain, dans mon enfance ou dans un rêve. Pourquoi ma mémoire vous associe-t-elle à des faits que j'ignore ?

« Cher Monsieur,

« Hier j'ai fait quelques achats dans le grand magasin. En sortant, j'ai vu que vous vous prépariez à partir : vous avez ramassé votre boîte de camembert et votre mouchoir, vous avez récolté la monnaie dans le creux de votre main et l'avez versée dans votre poche ; vous avez soigneusement déposé la petite boîte en bois mince et le mouchoir poussiéreux au fond d'un vieux cabas en toile cirée. Puis, empruntant le trottoir dans la direction opposée à la mienne, vous vous êtes dirigé vers l'angle du parking.

Je vous ai suivi discrètement...

Vous êtes entré à la Boulangerie. Vous en êtes ressorti avec trois baguettes dépassant du cabas noir. Puis vous avez traversé la place, où le trafic était intense en cette fin de matinée. J'ai failli perdre votre trace à cause du feu rouge, mais j'ai réussi à vous rattraper. Vous m'avez amenée assez loin de chez moi, dans une impasse tranquille où je n'étais jamais venue. J'ai ralenti mon pas autant que j'ai pu, pour que vous ne me remarquiez pas. Vous vous êtes arrêté devant la petite porte de jardin d'une maison modeste. Les barreaux de la clôture et la porte étaient entièrement doublés de panneaux métalliques peints en vert très foncé. Vous avez fouillé dans votre poche (celle de la monnaie), en avez sorti vos clés, et êtes entré. Vous avez refermé soigneusement derrière vous la porte en fer. Je me suis alors approchée. J'ai pu lire, au – dessus de la boîte aux lettres, quatre noms de locataires, inscrits sur de petites bandes en plastique rouge. Je ne sais pas lequel de ces noms est le vôtre. Au milieu de la porte, bien visible, une plaque en tôle émaillée, lettres noires sur fond blanc : « Attention, chien méchant. » Deux autres plaques portant « Attention au chien » sont clouées sur le mur, à droite et à gauche de la porte. Pourtant je n'ai entendu aucun aboiement. La clôture

métallique, étanche, ne permet pas de voir l'intérieur du jardin. De la rue on aperçoit seulement, à quelques mètres, le haut de la petite maison.

Je sais maintenant où vous habitez. Avec qui ?

« Cher Monsieur,

« Ce matin, après avoir abandonné une pièce dans votre caissette, je me suis enhardie à vous parler de la pluie et du beau temps. Quels ridicules préjugés ai – je donc, pour craindre si fort d'adresser la parole à un mendiant ? Dans cette conjoncture je me sens gauche, incapable de trouver les mots qu'il faudrait dire pour être parfaite, juste, pour jouer mon rôle de personne charitable face à un pauvre diable. Le regard des passants m'embarrasse. Il me semble avoir à donner de moi l'image d'une bonne dame, et ce faisant c'est à moi que je pense en oubliant de m'intéresser à vous. Pourtant je crois que parler de choses banales avec une personne inconnue peut être une bonne entrée en matière en vue d'une conversation plus approfondie. Voilà pourquoi, ce matin, je vous ai dit

mon plaisir de la belle journée qui s'annonçait. Vous avez, bien sûr, partagé mon optimisme. Puis votre regard s'est dirigé de l'autre côté, me signifiant la fin de l'entretien.

« Cher Monsieur,

« Si je vous appelle Monsieur, c'est d'abord parce que c'est la façon la plus courante de s'adresser à une personne de sexe masculin que l'on ne connaît pas particulièrement. Mais c'est aussi parce que je vous attribue en pensée une certaine distinction. Votre discrétion, votre façon de fuir les questions, la gêne que vous éprouvez en sollicitant les passants, me font dire que vous avez eu autrefois une position sociale plus reluisante. Vous avez dû être « un Monsieur. » Mais vous êtes devenu pour moi un personnage énigmatique. Rien ne me permet encore de préciser mes vagues souvenirs, de donner un contenu concret à mes impressions de « déjà vu. » De votre côté, vous ne me donnez aucun signe de reconnaissance. Vous m'ignorez complètement.

« Cher Monsieur,

« Ce matin, vous voyant bien présent devant le supermarché, je n'ai pas résisté à l'envie de retourner voir votre maison. Me livrerait – elle un peu de votre secret ? J'ai sonné à la petite porte métallique, tout en me demandant bien ce que je dirais si l'un de vos colocataires venait m'ouvrir. Personne n'est venu, et le chien méchant n'a pas aboyé. Une femme passait sur le trottoir. Elle m'a lancé: « Il n'est jamais là le matin ! » Je le savais bien. Mais j'ai été étonnée par ce « il » employé au singulier. Presque soulagée de n'avoir pas à parler à d'autres personnes, j'ai examiné le haut de la maison que j'apercevais depuis la rue. Les volets de bois des trois fenêtres étaient fermés. Deux chats se chamaillaient sur le toit, se disputant un oiseau dont les plumes voltigeaient dans le soleil. Aucun signe de vie humaine ne m'est parvenu.

Une lettre attendait dans la Boîte. Je n'ai pas pu lire le nom du destinataire.

Je suis repartie.

« Cher Monsieur,

« En me promettant que c'était la dernière fois (car je ne voulais pas être repérée) je suis allée rôder près de votre maison. Je m'étais assurée que vous étiez bien à votre poste habituel, devant le supermarché. Comme hier j'ai sonné et personne n'a ouvert. Le chien ne doit plus être là car je ne l'ai pas entendu. Mais j'ai entendu des cris de chats en amour.

Un journal dépassait de la boîte aux lettres. Je l'ai retiré: c'était le bulletin des Anciens Combattants d'Algérie, enveloppé dans sa pochette transparente. J'ai lu le nom du destinataire, Marcel Michaux, puis je l'ai remis à sa place. Ce nom est assez banal. Est – ce le vôtre ? Ai – je connu un porteur de ce patronyme ?

Votre voisine a dû entendre mon coup de sonnette. Elle est à nouveau sortie de chez elle. C'est une commère. Elle était prête à me renseigner.

-Vous cherchez encore Marcel ? a – t – elle questionné.

Le matin il est toujours devant le supermarché !

Embarrassée, j'ai choisi au hasard l'un des noms inscrits sur la porte :

-Je cherche monsieur Lambert.

-Il n'y a pas de monsieur Lambert ! Ici, il n'y a que Marcel Michaux.

-Ah ? Mais pourquoi ces quatre noms sur la boîte aux lettres ?

-Parce que Marcel ne veut pas qu'on sache qu'il vit seul. Il veut faire croire que quatre personnes habitent dans cette bicoque ! Il est un peu bizarre, vous savez ! Il a peur pour lui et ses chats. Il a constamment peur, depuis qu'il a fait l'Algérie.

-C'est pour cela qu'il a un chien de garde ?

-Il n'a pas de chien non plus...Mais il a une trentaine de chats ! Les chats sont ses seuls compagnons. Il doit dépenser une bonne part de sa pension en pain et en viande hachée pour ses bêtes. Fort heureusement il les surveille bien, il ne les laisse pas échapper de son jardin.

J'en savais assez. J'ai pris congé de la dame.

« Cher Marcel,

Je sais maintenant qui vous êtes. L'indice qui a soudain

déclenché ma mémoire, c'est la cicatrice compliquée que vous portez au poignet droit, et que je n'ai aperçue que ce matin. Cette trace d'une opération délicate m'a soudain rappelé le petit blondinet timide, constamment apeuré que j'ai eu dans ma classe lorsque j'étais une jeune institutrice. Vous aviez huit ans. Vous étiez le fils du Pharmacien. Votre père se droguait avec de la morphine, qu'il pouvait se procurer facilement grâce à son métier. Souvent il délirait, racontait aux clients des folies. La nuit il sortait en pyjama, se postait au milieu de la place et déclamait des vers en faisant de grands gestes. Il était fou et violent mais c'était un Monsieur. On ne pouvait rien contre lui. Votre mère essayait en vain de le raisonner. Elle aussi recevait des coups. Un jour pendant la classe vous vous êtes mis à pleurer, défaillant, n'y tenant plus, soutenant votre bras droit fracturé. Le chirurgien a travaillé longtemps pour réparer les dégâts.

Tremblant et inhibé, vous avez fait des études médiocres. Vous avez déçu votre père : vous ne seriez pas Pharmacien.

La Pharmacie a changé de propriétaire. Je ne vous ai plus rencontré.

Vous n'êtes plus pour moi un vague fantôme, un être abstrait, sans identité. Parler avec vous me sera

maintenant plus facile.

11

La clé de ma porte

« Je porte, je porte, la clé de Saint-Georges... »

Cette ancienne comptine trotte dans ma tête pendant que je marche dans la rue.

Je porte dans mon sac la clé de la porte blindée de mon appartement, que je viens de fermer à double tour.

Dans mon sac j'ai mis aussi mes lunettes, mon porte-monnaie avec 50 Euros en petites coupures, mon mouchoir. Les clés de ma voiture sont dans ma poche, mais ma carte d'identité, ma carte grise, mon permis de conduire sont dans le sac, avec un porte - carte en plastique transparent où j'ai rangé des photos anciennes de ma mère et de mes enfants. Je tiens beaucoup à ces souvenirs, ils ne me quittent jamais. Un peigne, une « fève » des Rois, un ticket de bus usagé, complètent cet attirail. Je porte mon sac suspendu à l'épaule gauche, les deux mains négligemment appuyées dessus.

Je marche en surveillant mes pas. Il a plu, le trottoir n'est pas bitumé. Il y a des flaques d'eau, de la boue, des feuilles mortes. De timides rayons de soleil d'après averse se reflètent sur la terre mouillée, me font cligner des yeux. Je fais attention de ne pas glisser. Il y a peu de monde dans cette petite rue de banlieue.

Je ne vais pas loin : seulement à la Boucherie de l'Avenue, où je trouve la meilleure viande du quartier.

Je porte aussi dans ma tête, à côté de ma petite chanson, l'écho de ma conversation téléphonique de ce matin. C'était un peu un appel au secours. L'amie qui m'a appelée est très triste. Sa mère, 98 ans, ne pouvait plus vivre seule. On l'a enfermée dans une Maison spécialisée, dont les issues sont constamment verrouillées pour empêcher les fugues. Bien sûr, la vieille dame ne possède pas la clé de sa prison. Je pense à mon amie et à sa mère, que j'ai connue belle et cultivée, une Directrice d'Ecole. Elle était proche des enfants, des adolescents. Ses anciens élèves continuèrent longtemps à lui rendre visite. Je voudrais pouvoir aider mon amie et sa mère à porter le fardeau de la vieillesse.

Soudain il me semble avoir fait un faux-pas dans la boue. Je suis déséquilibrée, je glisse, je vais tomber. Mais une poigne solide me retient par le bras. Je vais crier mais une main vigoureuse s'abat sur ma bouche. Puis on me lâche, et je vois un grand gaillard détalier en courant devant moi. Je remarque ses baskets neuves qui sautent allègrement les flaques d'eau. Je m'aperçois après quelques secondes seulement que mon sac n'est plus suspendu à mon épaule.

Je suis désespérée.

Je sais que je m'en remettrai, mais en ce moment mes

forces m'abandonnent. J'en ai assez de porter, de porter le fardeau de Saint-Georges et tous les autres fardeaux de la vie ! Je les ai assez portés, je vais les laisser tomber !...

Je me raisonne. Je tente une prière : Saint Georges, vous qui avez terrassé le Dragon, aidez – moi !

Impossible de déposer mon fardeau. J'ai été volée, il faut porter plainte. Je dois aller au Commissariat. Je continue donc mon chemin, à pieds. Le Commissariat est loin, mais je n'ai pas un sou pour payer le bus. Je passe devant la Boucherie sans m'arrêter. Au Commissariat la Salle d'attente est pleine à craquer. Tant pis, j'attendrai mon tour. Je fais enfin ma déposition. L'Inspecteur m'a écoutée avec attention, malgré la banalité de mon cas. Je signe le Procès – Verbal.

Je refais le même trajet en sens inverse pour rentrer chez moi. Par chance, j'ai déposé un double de la clé chez ma voisine, pour le cas où...C'était une bonne idée. Mais tout en cheminant je me reproche furieusement de n'avoir pas, comme d'habitude, mis la clé dans ma poche plutôt que dans mon sac ! Quelle imprudence je fais ! Grâce à mon étourderie, un inconnu peut maintenant entrer chez moi comme il veut, me dévaliser à sa guise ou même m'agresser ! Il faudra

que, d'urgence, je fasse changer la serrure. Et que je fasse faire des duplicatas de mes papiers d'identité. Tous ces documents portent mon adresse. Des tracas en perspective. La colère m'envahit. J'enrage. Ces jeunes, tous les mêmes : tous des voyous, sans foi ni loi ! Tous bons pour la prison, et rien d'autre ! Saint – Georges, faites que mon voleur soit attrapé et bien puni !

J'arrive enfin dans mon immeuble. En sortant de l'ascenseur je m'apprête à sonner chez la voisine. Inutile : ma porte est entre - baillée ! Le voleur est déjà là ! Il y a quelqu'un chez moi, dans mes murs, dans mes meubles, au milieu des objets que j'ai choisis et disposés dans les pièces, dans cette familiarité qui est un prolongement de moi – même. Dans ces lieux j'ai vécu des moments ordinaires et des moments que je ne peux oublier. Les photos sur le buffet, les bibelots rapportés de mes voyages, les tableaux et les livres que j'ai aimés, tout est violé, mis à nu devant cette présence non souhaitée, non voulue, non admise. Mon âme est dévêtue. Mon cœur bat la chamade. Que dois – je faire ?

Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je pousse la porte et j'entre chez moi sans bruit. J'attrape au passage la statuette en bronze posée sur le guéridon de l'entrée :

Diane Chasserresse pourrait m'aider à me défendre si j'étais attaquée. Je n'ai pas peur. Je suis parfaitement lucide. Tous mes sens sont en éveil. Comme le chat guettant sa proie, je rassemble toute mon attention, toute ma volonté pour faire face. Pour faire quoi, au juste ?...

Tout va très vite.

J'avance jusqu'à ma chambre. Je reconnais, de dos, le grand type aux baskets neuves. Il est planté devant mon armoire ouverte, fouillant dans le tiroir où je range mes bijoux. Mes bijoux ne sont pas d'un grand prix, mais ce sont les miens. Chacun m'a apporté un plaisir : plaisir de l'amitié qui offre, plaisir de la beauté qui pare, de l'amour qui se souvient... Dans le deuxième tiroir de l'armoire il y a des carnets de chèques, et des lettres infiniment plus chères encore...

L'homme ne m'a pas entendue.

Je serre très fort des deux mains ma Diane vengeresse. Je lève les deux bras aussi haut que je peux, un peu de côté pour éviter la porte de l'armoire. Le socle de la statue s'abat d'un énorme coup sur la nuque de l'inconnu...

Le grand corps s'écroule. Il n'a pas crié. Du sang s'échappe par légères saccades de la trace oblique laissée par la statue. Je pense : ma moquette est

fichue !

A côté du corps il y a un sac à dos, ouvert, affalé. Je trouve à l'intérieur mon propre sac. Je le récupère. Je vérifie soigneusement : tous mes papiers et mon porte-monnaie sont bien là. Il y a aussi ma clé.

Je vais dans le Débarras. Je saisis en vitesse ma petite valise. J'y range rapidement quelques vêtements et une trousse de toilette. Je tremble de tous mes membres. Je me dis : je rêve, c'est un cauchemar, je vais bientôt me réveiller. Munie de mon sac en bandoulière et de ma valise, je sors de chez moi. Je ferme la porte à double tour, et, cette fois, je mets bien la clé dans ma poche. Pourtant je n'en aurai pas besoin avant longtemps. Saint Georges, priez pour moi. Je retourne au Commissariat.

12

1^{er} mai

Ce matin, sous l'impulsion des Syndicats, une armée de travailleurs résolus a sans doute défilé dans les rues du

Centre de la Ville, portant haut des banderoles combattives, criant fort des slogans et des espoirs. Après le temps froid de ces dernières semaines, il fait beau. Un air doux recouvre la cité. La sève monte dans les troncs des platanes et sous la peau des citadins. Adieu l'hiver ! La vie reprend un cours ascendant. C'est la Fête du Travail et la fête du renouveau. Le défilé a libéré la confiance en l'avenir.

Mon quartier ignore l'agitation syndicaliste. Il est loin du Centre. Ma rue est calme, pas luxueuse, non, mais agréable : de petits immeubles centenaires, deux ou trois villas. Je connais la plupart de mes voisins, le facteur, Marcel - le - Chinois qui distribue les journaux dans les boîtes aux lettres, les éboueurs du jeudi (ceux des poubelles écologiques) et ceux des jours ordinaires. Mais le 1^{er} mai n'est pas un jour ordinaire. En allant chercher mon pain dans l'une des rares boulangeries ouvertes, je n'ai rencontré que Lucie, la demoiselle âgée qui se rend à la messe tous les matins. Ce jour est férié. Mon quartier chôme.

L'après - midi, dans le jardin public, cinq ou six enfants jouent au ballon. Un couple de Retraités fait une petite promenade. Ils marchent lentement. Elle s'appuie sur une canne et lui, les yeux chaussés de grosses lunettes, la suit à tâtons, la main posée sur son épaule. Ils

entrent dans le square et cherchent un banc au soleil, pas le soleil de face car ils seraient éblouis mais le soleil dans le dos pour réchauffer leurs vertèbres fatiguées. Ils s'asseyent un moment. Ils goûtent l'air parfumé et les cris des enfants. Au bruit des voix juvéniles se mêlent les mélodies de la tourterelle, au loin, et plus près le chant râpeux de la pie. Une abeille tournoie un instant autour d'eux. Dans un massif, de grandes tulipes rouges et jaunes, raides, orgueilleuses, émergent parmi de lourdes pensées mauves, alanguies, somptueuses. L'herbe verte et drue de la pelouse laisse percer une myriade de modestes pâquerettes. Les mauvais yeux du promeneur, et ceux, meilleurs, de la femme, se réjouissent de toutes ces couleurs. Qu'il fait bon vivre !

Pour retourner chez eux, ils longent, sur un large trottoir, la Résidence de Personnes Agées. Tout est calme, là aussi. On n'entend que le bruit des oiseaux, on ne sent que le frôlement de la brise. Pourtant, Mohamed le Harki n'est pas assis sur le petit mur, à côté du portail, où on le voit d'habitude. Les jours ordinaires, le Harki est assis sur le petit mur à côté du portail. Il échange quelques mots avec les passants ou bien il laisse filer le temps. Depuis des années le Harki laisse filer le temps sans rien faire pour le retenir.

Personne ne connaît la vie ancienne du Harki, sauf qu'il était Harki.

Un Harki, à ce qu'on sait, est un homme de conviction, fier d'avoir servi une cause, fier de lui être resté fidèle. C'est un soldat, qui a eu une vie droite, une conduite rectiligne, une morale rigoureuse. C'est un homme qui se respecte et qui réclame le respect. On peut être d'accord, ou non, sur ses choix politiques, cela dépend d'où l'on vient. Mais quant à la fermeté de sa conscience, on ne peut que l'admettre.

Mohamed a eu une épouse et deux fils. Le fils aîné, Sofiane, était de bonne nature. Il a fait honneur à ses parents : après une scolarité correcte, il a appris un bon métier, épousé une honnête jeune fille, puis il est monté travailler à Paris.

Mais le deuxième garçon, Nasser, n'était pas de même trempe. Celui – là, c'était un dur, un coléreux, un révolté. Dès l'enfance, insupportable. Jaloux de son frère ? Peut – être. Opposé à toute contrainte ? Sûrement. Habile à provoquer, à user la patience de ses éducateurs. Apte à désespérer sa mère, la brave ménagère, et à désespérer son père, le soldat discipliné. A l'école, il y eut des bagarres, des fugues. Il y eut des convocations chez le Directeur. L'enfant fut examiné par des médecins. Il fut placé dans un

Etablissement spécialisé. Vers 14 ans commença le désastre : les mauvaises fréquentations, la drogue, les petits larcins pour s'acheter un joint...Et la descente infernale dans le monde de la délinquance.

C'est à tous ces moments douloureux que pense Mohamed quand, assis sur le muret, près de l'entrée de la Résidence, il laisse filer le temps en silence...Il laisse filer les images de son fils drogué, euphorique, malheureux, agité, prêt à tout, de son fils à l'hôpital psychiatrique, de son enfant en prison...Le souvenir de Sofiane, celui qui a bien réussi sa vie, ne console pas Mohamed. Le bonheur d'un fils ne console pas du malheur d'un autre. Nasser empêche son père d'être heureux du bonheur de Sofiane.

Un triste jour où il était en manque, Nasser a supplié son père de lui donner de l'argent pour acheter son poison. Mohamed a refusé. « Tu ne dois plus prendre de drogue. » Alors Nasser est monté chez le vieux voisin, au – dessus. Il lui a serré la gorge pour qu'il crache ses économies...Le vieux voisin a craché sa vie. Les gendarmes sont arrivés très vite. Nasser a été condamné à douze ans de réclusion.

C'était il y a juste douze ans.

Nasser a d'abord été enfermé avec trois autres dans une cellule étroite, sombre, humide. Cette compagnie

n'était pas bonne pour lui. La haine et la violence poussent bien dans l'humidité des caves et la chaleur des promiscuités. On a soigné Nasser avec des médicaments pour le sevrer de la drogue. On a endormi ses nerfs, mais pas guéri les plaies de son âme. Pour se venger de sa souffrance il a blessé un autre détenu. On l'a isolé en cellule disciplinaire.

Au début Mohamed, bouleversé, les jambes tremblantes, se rendait à la prison les jours de visite. Son fils, son enfant, cet homme né de sa chair, nourri de son travail, élevé dans sa foi, cet autre, si proche de lui mais si différent de lui, le recevait à grands cris d'injures et de repoussements. Mohamed ne savait pas trouver les mots que son fils aurait pu entendre. Alors, il a renoncé. Il n'a plus visité son fils.

La mère de Nasser est morte de chagrin quelques mois plus tard. Mohamed, suffoquant de honte, a quitté sa cité, ses habitudes, ses amis. Il a trouvé refuge dans ce Foyer – Résidence, où personne ne le connaît, où il ne raconte sa douleur à personne, où il laisse filer le temps.

Hier, c'était la date de la fin de peine. Mohamed ne l'a pas oublié, mais il n'est pas allé attendre devant la porte de la prison. Pourquoi y serait – t – il allé ? Il aurait bien voulu que son fils aime le trouver là, devant

la porte de la prison. Mais non, Mohamed savait bien que Nasser l'aurait rudement écarté de son chemin. D'ailleurs, il n'aurait pas trouvé les paroles qu'il fallait dire en cette circonstance.

Aujourd'hui il fait beau. Tant mieux : la nature est maternelle, elle reçoit Nasser avec tendresse.

Aujourd'hui Nasser va voir son père. Il est grand, svelte, beau dans ses habits neufs. Mais il a un regard perdu. Il traverse à pieds la grande ville, indifférent au défilé, aux slogans, aux chants des oiseaux et à la douceur de la brise. Des gens remarquent ce jeune homme pressé, qui cherche son chemin en courant presque, qui questionne les passants et repart sans attendre la réponse. Un original, sans doute ?

Aujourd'hui Nasser court vers le destin de son père. Il arrive chez le vieil homme à l'heure du repas. Il monte les marches quatre à quatre. Il fait tinter la sonnette. Le père ouvre la porte, recule d'un pas, surpris, écarte les bras pour y recevoir son enfant. Le couvert est mis sur la modeste table. Le fils empoigne le couteau pointu, frappe au hasard, encore, et encore... Puis il s'enfuit aussi vite qu'il est arrivé.

Un peu plus tard, sur le large trottoir devant la Résidence, le couple de promeneurs continue lentement sa marche. Le Harki n'est pas là mais l'air est doux. La

brise est caressante. Tout est calme. Rien n'a bougé.

Une nuit agitée

Toute une troupe de têtes blanches fraîchement permanentées, et de crânes dégarnis mais casquettés de neuf, avait pris ses quartiers dans le vieux château. La Municipalité pleine de bonnes intentions d'une petite ville industrielle avait choisi cette imposante demeure seigneuriale, récemment restaurée, pour proposer à son Club du Troisième Age quelques jours de vacances à un prix abordable.

On accédait à l'ancienne forteresse par une route abrupte, inégalement pavée, plus adaptée aux sabots des chevaux qu'aux pieds sensibles des personnes âgées. Un vaste terre-plein précédait le pont-levis rabattu devant l'entrée monumentale en ogive. On pouvait encore distinguer au-dessus de la courbe brisée les armoiries bleu et or, partiellement effacées, d'une illustre famille de la région. La porte une fois franchie, on se trouvait dans une grande Cour d'

Honneur rectangulaire. Des constructions de diverses époques et de hauteurs différentes s'offraient aux regards. D'élégantes fenêtres à meneaux, sur l'aile droite, contrastaient avec la lourdeur des bâtiments du côté gauche. Une grosse tour d'angle dominait l'ensemble. Un reste de chemin de ronde permettrait plus tard aux plus alertes de découvrir, en contrebas, une modeste agglomération et un large paysage de lacs ronds et de montagnes volcaniques.

Les ruines avaient été aménagées de façon à pouvoir accueillir, dans les différents corps de logis, des colonies de vacances ou des groupes de touristes. Les cris et les rires des enfants avaient retenti tout l'été entre les épaisses murailles. En ce mois de septembre encore ensoleillé c'était les Anciens qui envahissaient la place avec une joyeuse circonspection.

Après deux heures de route, un car avait déposé nos voyageurs au milieu du terre-plein. Le chauffeur avait placé au bas de la portière avant du véhicule un escabeau en aluminium, à deux marches, pour faciliter la descente de jambes engourdies, et tendait une main secourable aux équilibres vacillants. Les petites exclamations de frayeur étaient devenues des soupirs de satisfaction quand on avait enfin posé les deux pieds sur la terre ferme. Les passagers avaient été escortés à

travers les bâtiments par quatre jeunes
Accompagnateurs attentionnés qui les avaient aidés à
porter valises, sacs, parapluies, appareils photos. Ils les
avaient conduits jusqu'à leurs chambres, distribuées par
numéros comme dans un véritable hôtel. Mais ici, pas
d'ascenseur : il y en avait, des escaliers, et des raides,
croyez-moi ! Et en colimaçon ! Et des corridors à n'en
plus finir ! Et des recoins obscurs, des échauguettes et
des meurtrières, et des chapelles, peut-être même un
souterrain ? des oubliettes ? Les innocents visiteurs
immergés dans ce décor inquiétant sentaient peser sur
eux le souvenir de sombres histoires, de Barbe-Bleue ou
de Masque de fer...

Chacun enfin chez soi avait inspecté sa chambre
avec un grand soulagement : l'ameublement était
simple mais neuf et pratique, le lit semblait confortable,
il y avait des toilettes individuelles, du linge propre.
Seule concession à l'histoire de ce vénérable
établissement, des portraits anciens ornaient les murs
de chaque pièce. On était suivi des yeux quand on se
déplaçait, mais enfin ce n'était que par des peintures !
Allons, tout irait bien ! On avait vidé sa valise, suspendu
ses affaires dans la penderie, rectifié son apparence.
Puis tous s'étaient retrouvés dans une grande salle
d'apparat.

C'était là, de nouveau, un décor intimidant. Des personnages sévères, en pied, ornaient les murs, entre des tapisseries aux scènes de chasse. Une grande cheminée à modillons, encadrée de chenets aux menaçantes gueules de lions, gardait sur ses pierres noires des traces de flammes. Des lustres en bronze supportaient des chandelles électriques mais cependant tremblotantes. Le parquet mille fois ciré et des commodes en bois précieux répandaient une douce odeur d'encaustique et d'ancienne poussière. En cette fin de journée la lumière du soleil couchant se décomposait à travers les fragments multicolores des vitraux, diffusant un éclairage irréel de cathédrale.

Nos amis admiraient, mais ne se sentaient pas encore bien à l'aise. Malgré le confort certain des chambres, comment être détendu dans cet impressionnant logis, si différent de leurs modestes appartements ou de leurs petits pavillons? Si les Animateurs s'éloignaient, n'allait-on pas se perdre dans les longs couloirs obscurs? Ne fallait-il pas redouter le froid des murailles, les courants d'air dans les corridors ou sous les fenêtres mal jointes? N'allait-on pas entendre l'écho des chasses d'antan, si présentes sur les tapisseries ? ou celui des fêtes grandioses qui avaient dû animer ce prestigieux salon ? On essayait bien de se raisonner, mais on ne pouvait se

défaire d'un pressentiment sournois, éprouvé en secret.

Fort heureusement les aimables Accompagnateurs étaient encore là, attendant avec eux l'heure du dîner. La présence de ces jeunes hommes vous ramenait au monde d'aujourd'hui. Interrogés, ils avaient expliqué qu'ils étaient des Etudiants en Histoire. Ils avaient pris ces petits boulots pour gagner quelques sous en attendant la rentrée universitaire : des jeunes gens bien, en somme, et très sympathiques, oui vraiment.

On avait fait asseoir tous les convives dans de profonds fauteuils, devant des apéritifs réconfortants. Et Monsieur le Premier Adjoint, comme un vrai père de famille, était venu partager avec eux ce repas d'accueil.

On passa à table. La belle salle à manger était illuminée par des lustres à pendeloques. On avait installé les couverts autour de plusieurs petites tables rondes, de sorte qu'il était facile de se parler entre voisins ou d'une table à l'autre. La bonne chère et le bon vin réchauffèrent les esprits. Les conversations s'animent. On parla d'abord de la beauté des lieux puis, tout naturellement, de la vie d'autrefois dans les châteaux. On en vint au souvenir des pauvres captifs oubliés dans des prisons profondes, morts après tant d'années de

souffrances, puis revenant faire savoir aux vivants leur amertume. Les Etudiants racontèrent les spectres et les apparitions, les sorcières et les sortilèges du Moyen-Age, le château d'If, la Tour de Londres et la Bastille ...

Après le dîner il y eut des parties de belote ou de quatre-cent-vingt-et-un, tandis que les passionnés regardaient dans la pièce voisine la retransmission d'un match de foot. Zidane, comme d'habitude, faisait preuve d'une agilité surnaturelle. On buvait un café ou un tilleul. Des grands-mères avaient déballé leur tricot. Monsieur le Premier Adjoint allait des uns aux autres pour recueillir des impressions. Finalement, on se trouvait bien. On commençait à se sentir un peu chez soi. On se dit bonsoir gaiement avant d'aller se coucher. Les Accompagnateurs offrirent leurs services pour retrouver les chambres, tandis que Monsieur l'Adjoint prenait sa voiture pour rentrer chez lui.

On s'apprêtait à passer une nuit reposante.

Et pourtant...

Et pourtant, vers minuit, on commença d'entendre dans l'obscurité des bruits légers et indéfinissables. C'était comme des frôlements, des souffles, des glissements, des craquements ... comme d'infimes chuintements, d'imperceptibles chuchotements. ...Il y eut chez nos gens des cauchemars, des réveils en sursaut dans le

noir, des coeurs battants, des gorges nouées et des veilleuses allumées...des chaussons enfilés...Il y eut des portes doucement entrebâillées pour examiner le sombre couloir. Mais on ne vit rien d'anormal. Rien à signaler ! Rien ! Personne ne vit rien de particulier et chacun en son for intérieur se crut victime d'un certain dérangement mental.

Le lendemain matin, ce fut avec des visages las et des traits tirés qu'on se retrouva au petit déjeuner. La plupart n'osait rien dire, craignant le ridicule. Mais un monsieur ombrageux rompit le silence, et alors tout le monde enchaîna. Seuls les dormeurs très sourds ou les précautionneux munis de boules protectrices n'avaient rien entendu. Mais ceux-là ressentirent vite le malaise général. Tout en avalant distraitement café et croissants, sans même en savourer la bonne qualité, on s'interrogeait avec impatience sur les causes possibles de cette agitation nocturne. Les avis étaient partagés. On accusa d'abord un vent folâtre à travers les bâtiments. L'hypothèse avait son poids de vraisemblance, mais non, ce n'était pas ce bruit-là qu'on avait entendu.

C'était peut-être alors le grondement souterrain d'un volcan. Dans la région les séismes étaient calmés depuis longtemps mais pouvaient renaître...On se

rassura en objectant que les bruits ne semblaient pas venir du sous-sol. Tous s'accordaient à reconnaître qu'ils venaient bien de l'intérieur du logis.

Des amis des bêtes avancèrent que c'était seulement une famille de chats à la recherche de souris à se mettre sous la dent ! On avait vu une portée de ces gentils félins, hier, dans les communs. Il y en avait des noirs et blancs, des tigrés. Un tout noir avait même frôlé, dans la pénombre, le mollet d'une dame, lui occasionnant une courte frayeur. Il était tout à fait normal qu'un château souvent inhabité serve de refuge à ces chères créatures. On n'allait pas s'énerver pour si peu ! La grande affection que les animaux portent aux humains valait bien un petit désagrément anodin.

Mais voyons, répliquaient d'autres, ironiques, les chats ne font pas tant de bruit ! Rien n'est plus doux et silencieux que la course d'un chat, sauf pendant la période des amours bien sûr, mais justement ce n'était pas la période.

La discussion commençait à tourner à l'aigre. Des voix irritées s'élevaient pour accuser les voisins de chambre : ils avaient eu des insomnies, ils s'étaient promenés dans les corridors pour passer le temps et se dégourdir les jambes ! Ils auraient dû penser au confort des autres ! A quoi servent donc les somnifères ? « Moi,

Madame, dit une Mamie pour essayer de calmer le jeu, je prends du Dorbien...Je vous en passerai un comprimé ce soir... »L'échange se poursuivit un moment sur le thème des différents médicaments en vogue, mais cela manquait de conviction. Le problème n'était toujours pas résolu. L'agacement gagnait du terrain. On en oubliait presque les règles de la courtoisie. Certains parlaient de rentrer chez eux.

Un petit nombre assurait courageusement qu'il s'agissait bien de messages d'outre-tombe : les Seigneurs d'autrefois, ceux des portraits sévères, repoussaient de cette manière l'invasion de leur forteresse par d'innocents ennemis. Dans cette guerre, point de chevaux caracolant, d'épées ni d'arquebuses, mais un frottement de l'humeur, un harcèlement des nerfs. Contre les quolibets des autres convives incrédules, trois ou quatre personnes tentaient de faire entendre que les Spectres, cela existe bel et bien. Une dame avait vu pendant de nombreuses nuits le fantôme de son père. Comme elle avait, avec remord, rangé sa Médaille Militaire dans un tiroir, il avait, pour montrer son mécontentement, cassé la petite vitre qui protégeait sa photo posée sur la télévision. La dame remplaça la première photo par une autre, où l'on voyait la décoration : son père cessa de l'importuner.

Une autre avait encore très souvent la visite nocturne et virtuelle (« oui, oui, virtuelle seulement » !) d'un ancien prétendant repoussé et navré. Sans aucun doute, on avait entendu des bruits de l'au-delà !

On ne pensait plus à l'agrément d'être en vacances. On oubliait de voir par les fenêtres de la salle à manger la transparence du ciel, la légèreté des feuilles de marronniers agitées par la brise, on n'entendait pas le cri des dernières hirondelles ni le jacassement de la pie. Le temps était beau mais frais. Le programme de la journée commençait par une excursion autour d'un lac, suivie d'un déjeuner gastronomique au bord de l'eau. Pourtant on ne se réjouissait pas.

Comble de malchance, les charmants Animateurs ne se montraient toujours pas. Ils étaient plus jeunes que leurs protégés. Ils avaient dû rester endormis plus qu'il ne fallait. On avait pourtant hâte d'entendre de leur bouche des explications, et la promesse que ces phénomènes inquiétants ne se reproduiraient pas.

Il allait être neuf heures, et déjà le car attendait ses passagers devant le pont-levis. La température avait baissé depuis la veille. On décida de remonter prendre des vêtements chauds. La compagnie retrouva sans trop de difficultés le chemin des appartements.

Il y eut un instant de silence, un souffle d'air en

suspend...Puis les gros murs résonnèrent de stupéfaction. Un cri d'alarme explosa, puis un autre et encore un autre...Des portes claquèrent, des voix s'affolèrent...Et ce fut un beau charivari.

Les fiers messieurs et gentes dames d'autrefois, ceux qui vous surveillaient du coin de l'œil derrière les peintures accrochées aux murs, étaient tous sortis de leurs portraits. On ne voyait plus dans les cadres dorés que des toiles sans couleur. Et pire, dans les chambres, des ombres transparentes se permettaient de fouiller dans vos affaires : les unes essayaient des robes ou des chemises, les autres des pantalons ou des vestons...On faisait des effets devant la glace...Des farfadets humaient le parfum des savonnettes ou du dentifrice, inspectaient les brosses à dents...Un petit elfe faisait des cabrioles sur un lit...Un autre manipulait dangereusement un appareil photo, au risque de voiler la pellicule.

Ah, quelle histoire !

Et pourtant, à peine les voyageurs avaient – ils pénétré dans les chambres que tous les respectables aïeux avaient regagné leurs cadres. Les vêtements avaient dans l'instant retrouvé leurs places dans les penderies. Les savonnettes et brosses à dents semblaient ne pas avoir bougé. Toutefois l'appareil photo, pièce à

conviction, avait été oublié sur un lit.

On savait maintenant qui avait troublé le silence de la nuit : à l'évidence il fallait croire aux fantômes et aux sortilèges.

Quand les jeunes Animateurs arrivèrent, enfin réveillés, ils eurent d'abord du mal à comprendre tout le monde.

Puis ils avouèrent tout : durant la soirée, ils avaient d'abord discuté, avec toute la passion de leurs vingt ans, sur un sujet ô combien intéressant : les jeunes filles. Ensuite ils avaient décidé de pérégriner un moment dans le château avant d'aller se coucher. Ils avaient découvert par hasard un véritable trésor : une collection d'anciens instruments de musique. Une Association culturelle locale les conservait, et en donnait parfois des concerts. Nos jeunes étourdis n'avaient pas résisté au plaisir de faire sonner un peu le luth et l'épinette, la viole de gambe et la guimbarde, et même le cor de chasse ! C'est ainsi que les échos des réjouissances d'antan étaient véritablement parvenus jusqu'aux oreilles des Retraités de maintenant.

Jamais on n'aurait cru une chose pareille, venant de jeunes gens si bien élevés ! Mais aussi, pourquoi n'avait-on parlé durant toute la soirée que de ce passé révolu ? Pourquoi avait-on entraîné malgré elle toute cette troupe innocente dans le théâtre d'une autre vie ?

Les imaginations étaient si excitées qu'elles s'étaient toutes précipitées dans l'hallucination collective.

Comme les coupables semblaient très contrits et promettaient sagement de ne pas recommencer, on leur pardonna : ils étaient si jeunes, si gentils, et si savants !...

La nuit suivante, rien ne troubla le sommeil de nos amis.

Les choses oubliées

Il y avait longtemps que Sylvie n'avait pas nettoyé le grand placard du fond. Depuis des années, on y entassait en désordre des objets qu'on aimait, ou des objets qui « pourraient servir », qui servaient parfois ou jamais. Peu à peu on les repoussait pour en poser d'autres devant, et on oubliait ceux qui se pressaient derrière. Quand, exceptionnellement, Sylvie voulait saisir un coffret contenant d'anciennes correspondances, ou ses vieilles partitions de piano, il fallait qu'elle retire d'abord des tas de choses gênantes et inutiles. Une couche de poussière recouvrait tout. Le vestibule était long et mal éclairé. A gauche du grand placard s'ouvrait la porte de la cave, où on plaçait le charbon d'un côté, et la réserve de vins de l'autre.

Jean, son mari, grâce aux conseils de monsieur Jésus, savait choisir les bons crus ! A droite, dans le couloir, il y avait un autre placard, moins profond, très pratique pour les pots de confiture. Depuis quand, déjà, n'avait-elle pas fait de confitures ? Cette année, il y avait eu beaucoup de cerises au jardin, mais, sans courage, elle avait tout abandonné aux merles et aux moineaux. Aujourd'hui, c'était décidé : il ne faisait pas trop chaud en cette pluvieuse journée d'août, elle n'avait rien d'urgent à faire, et elle n'aurait aucune visite puisque tout le monde était parti en vacances. Donc, Sylvie allait mettre de l'ordre dans ces souvenirs.

En passant devant le miroir en pieds placé dans sa chambre, elle se trouva changée, maigre, ridée. Sa hanche lui faisait mal, son genou était raide, sans compter toutes les autres petites trahisons de son vieux corps. Mais elle n'avait pas l'habitude de s'écouter.

Elle s'enveloppa donc de son plus vaste tablier, mit ses meilleures pantoufles. Elle installa non sans peine, devant les étagères, le petit marchepied en noyer, à trois échelons, qui lui venait de sa mère. Elle gravit difficilement deux marches puis attaqua le rayon du haut.

Devant, à gauche, elle saisit un carton volumineux et

pourtant léger : c'était les « accessoires de Noël ». Elle descendit le poser à terre et remonta prendre, juste derrière, celui où était placée la maisonnette en carton-bouilli qu'on appelait « la crèche ». Tout en passant amoureusement le chiffon à poussière sur les boîtes, sans encore les ouvrir, elle imaginait au fond de la première, enroulés dans des carrés de papier de soie et sagement alignés, les fragiles santons de Provence : Marie, Joseph, l'Enfant Dieu, les bergers, les mages, et tous les pittoresques villageois de Provence. Le Petit Jésus de son enfance, Marie et Joseph étaient en cire. Ils avaient servi longtemps et fidèlement ...Mais tout a une fin, même la cire des personnages divins. Ceux de maintenant étaient en terre cuite. De l'ancien temps, il restait encore quelques moutons à la toison de vraie laine, poussiéreuse, et des chameaux dont la peau autrefois veloutée était devenue brillante.

Sylvie savait qu'au-dessus de cette population en miniature figée dans des gestes éternels étaient disposées les grosses boules multicolores du sapin de Noël, les guirlandes souples et brillantes, et la farandole des petites ampoules clignotantes suspendues à leur fil électrique. Elle revoyait les yeux émerveillés de ses enfants (ou de ses petits - enfants ? Les visages se confondirent un instant dans sa mémoire.) Elle

recomptait les paquets-cadeaux entassés sous l'arbre : n'avait-on oublié personne ? Elle entendait le bruit du papier froissé, les cris de surprise, les embrassades de remerciement, sur un fond de chants traditionnels doucement diffusés par l'électrophone...Elle sentait sur sa langue la douceur du chocolat des papillotes, le picotement des bulles de champagne...On s'interpelait. On était heureux d'être ensemble, et plein de projets pour l'année qui allait commencer...Cette simple boîte en carton contenait un trésor : les espoirs et les rires de tous ceux que la vie avait maintenant dispersés, de ceux que la vie avait quittés...

Dans le placard Sylvie reconnut son lourd cartable en cuir, si solide qu'il l'avait suivie pendant toute sa scolarité. Avec sa forme « porte - feuille » il pouvait recevoir une grande quantité de livres, mais pas le gros dictionnaire Gaffiot dans lequel elle avait appris le latin. Avec tendresse, Sylvie retrouva « Jojo » son baigneur en celluloïd. Il avait amusé ses petites-filles. Il avait maintenant un trou au front !

Dans une enveloppe en papier kraft Sylvie reconnut les restes du petit revolver jaune que Jean-Baptiste, son petit-fils, avait rapporté du Foyer où il avait passé quelques tristes semaines. Vestiges prémonitoires : Jean-Baptiste était maintenant un brillant Officier de

Gendarmerie.

La plaque en tôle émaillée « Villa Sam'Suffit », qui désignait autrefois la maison familiale, gisait au fond du rayon. On l'avait décrochée quand elle avait cessé d'être à la mode.

A côté, Sylvie trouva son album de photos. Elle l'avait regardé si souvent, et si souvent montré à ses enfants, que les coins des pages étaient arrondis par l'usure. Elle le posa sur la table de la cuisine pour le feuilleter encore une fois. Elle y revit le mariage de ses parents, son père au visage si fin, aux yeux si noirs, à la chevelure sombre et ondulée, tendrement penché vers une jeune épouse soumise ; sa cousine Hélène, intrépide petite demoiselle d'honneur. Elle y revit son grand – père l'érudit, le grand lecteur, l'amateur de peinture; sa douce grand-mère au fin collier de perles ; Sylvie elle – même, gamine en uniforme de Pensionnaire ; le cortège du mariage d' Hélène se déployant dans la campagne savoyarde...Il y avait aussi, glissée dans l'album, une coupure de presse faisant l'éloge de son amie la romancière Mina D. Plusieurs pages étaient consacrées à ses enfants puis à ses petits-enfants. La dernière page de l'album était remplie, l'histoire serait bientôt terminée.

Sylvie se sentait lasse mais la nostalgie lui était douce.

Elle rassembla ses forces.

Après quelques objets sans importance qu'elle jeta, Sylvie retira encore un objet bizarre : un bougeoir taillé dans un cep de vigne. Jean s'était plu à fabriquer cette chose pendant des vacances à la campagne. La forme était baroque, curieuse, en harmonie avec le travail de la nature. Deux bougies vertes étaient encore en place. Mais le bois avait noirci et s'était fendillé. Garderait-elle cet objet ? Elle le mit de côté. Ce soir, elle demanderait à Jean s'il voulait bien en façonner un autre pendant les prochaines vacances. Il le voudrait sûrement, car il aimait le bois d'un amour presque charnel. Et elle, elle regarderait son mari travailler le bois. Elle aimait regarder Jean travailler le bois. Elle aimait toujours regarder Jean. Elle aimait sentir sur elle le regard de Jean.

Sylvie, maintenant, était très fatiguée. Elle retourna s'asseoir un moment à la cuisine. La tête lui tournait. Jean rentrerait bientôt. Les lourdes chaussures aux pieds, le sac encore suspendu au dos, il reviendrait d'une de ces longues randonnées qu'il affectionnait. Malgré ses cheveux blancs, elle le verrait droit et solide comme autrefois. Tout serait dans le bon ordre. Elle se sentirait tranquille.

Elle entendit un bruit de clé dans la serrure.

Ce n'était pas Jean.

C'était l'infirmière, pour la piqûre du soir. Sylvie ne reconnut pas l'infirmière. En une seconde, elle revit Jean sur un lit d'hôpital, entouré de leurs enfants accourus, incrédules, encore incapables de pleurer. Elle revit la Maison de Retraite où l'on attendait qu'une pensionnaire veuille bien cesser de vivre pour lui céder une place. Dans un éclair de lucidité, elle pensa qu'elle allait bientôt devenir, elle aussi, une petite chose oubliée dans un placard.

Le corps de Sylvie glissa lentement de la chaise.

L'infirmière se précipita : la vieille femme était morte.

Table des Matières

1-Les grandes vacances de Sylvie-----	5
2-Le choix de Marie-Ange-----	32
3-Quand le Bâtiment va-----	37
4-« On ne se suicide pas -----	48
5-La bonne des Bonnard-----	54
6-Le mariage de Monsieur Jésus-----	59
7-Le Commandeur-----	67
8-Une gamine barbouillée-----	80
9-Le petit revolver jaune-----	87
10-Cher Monsieur -----	106
11-La clé de ma porte-----	117
12-1 ^{er} mai-----	123
13-Une nuit agitée-----	130
14-Les choses oubliées -----	143

Du même auteur :
« Dans ta maison éclairée »
Editions Bellier, 2005
ISBN 2-84631-145-5
EAN 9 782846 311458